

Ghislaine ANDRÉ

Temps de guerre

Temps de guerre

ou la famille Gandriau-Girard pendant la seconde guerre mondiale.

Edition familiale
Luçon, octobre 2011.

En mémoire de notre famille,

*A Muriel, Hugues et Guillaume et leurs enfants,
Romain, Elsa, Cécile, Julie, Jeanne, Lucie et
Emmanuel,*

*A ma sœur Michelle et ses enfants, Alexandre et
François Xavier,*

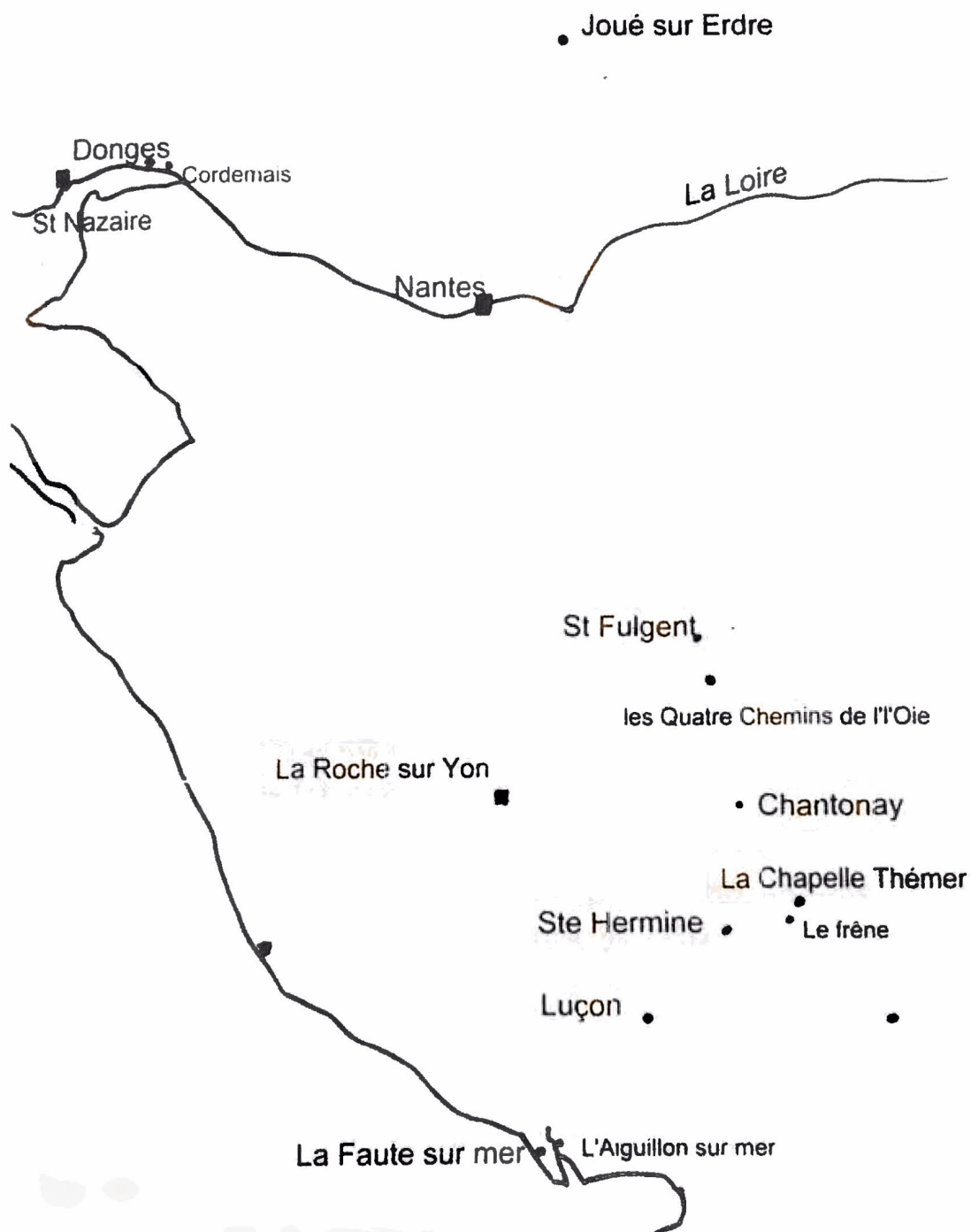
Toute ma reconnaissance à Hugues et à ses filles, Cécile et Julie, qui m'ont accompagnée dans la recherche de témoignages.

Merci à Guillaume et à Hugues pour leur aide précieuse dans le maniement de l'ordinateur. Merci encore à Jean pour ses encouragements sans lesquels ce mémoire n'aurait pas vu le jour !

Mes remerciements à monsieur Braeuer, qui, au musée du Grand Blockhaus de Batz sur mer, a bien voulu me prêter le carnet de monsieur Courtois.

Mes remerciements à monsieur Jean Dubois qui a écrit pour moi ses souvenirs et m'a conduite auprès d'autres témoins

Carte indicative des lieux concernés



Nous n'en parlions pas, mais dans leurs dernières années mes parents s'inquiétaient : leurs petits enfants ne sauraient rien de cette histoire qui avait été si tragique pour deux d'entre nous et où, à quelques minutes près, nous avions, mes parents et moi, échappé à la déportation. Donc, un jour de 1995, nous avons mis nos souvenirs en commun et j'ai promis de les écrire.

Les voici donc, sans les peurs, les doutes et les angoisses qui ont pu être les nôtres pendant ce temps si particulier.

Nous gardions un souvenir précis de certains moments, mais d'autres avaient disparu des souvenirs de l'un de nous ou de nous trois. Ce récit est donc forcément incomplet, car la mémoire, étrangement, retient parfois les choses insignifiantes, oubliant les plus importantes.

Le Frêne

Berceau de la famille Gandriaud depuis le XIXème siècle

Aristide Gandriaud

1881 -1944

Né au Frêne, fils unique

Agriculteur comme ses parents

Il est socialiste, idéaliste

Mathilde Gauvin

1880-1976

née au Magnil de la Chapelle Thémer
elle a un frère et une sœur

Elle assure l'essentiel du travail au Frêne

Mariage en 1904

2 enfants

Louis 1904-1944

Né au Frêne

Aviculteur d'avant-garde,

Vit au Frêne

Marié à Julia Bouillaud, institutrice à Puy de Serre. Elle restera là-bas après la mort de son mari.

Mariage en 1942

Un enfant mort-né en 1944

Laure 1909-1997

Née au Frêne

Mariée à Moïse Girard, de St. Cyr des Gâts, fils de Marie Clairand et de Jules Girard. Il a une sœur : Marie.

Il travaille avec son père à St. Cyr des Gâts . Il s'établit comme entrepreneur de maçonnerie -plâtrerie à Ste Hermine en 1930

Elle monte un magasin d'articles funéraires et, après la guerre, un autre de cadeaux et vaisselle fine.

Mariage en 1926

Deux filles :

Ghislaine 1929-

Née au Frêne

Mariée à Jean André, directeur d'hôpital à Luçon

Elle est responsable du service des travaux de l'hôpital, alors en pleine expansion.

Ils habitent sur place.

Trois enfants : Muriel, Hugues, Guillaume

Michelle 1946-

Née à Ste Hermine

Mariée à Philippe Poupard, pharmacien biologiste.

Pharmacien, travaille avec son mari au laboratoire qu'ils ont créé.

Sont installés à Guérande

Deux enfants : Alexandre, François-Xavier

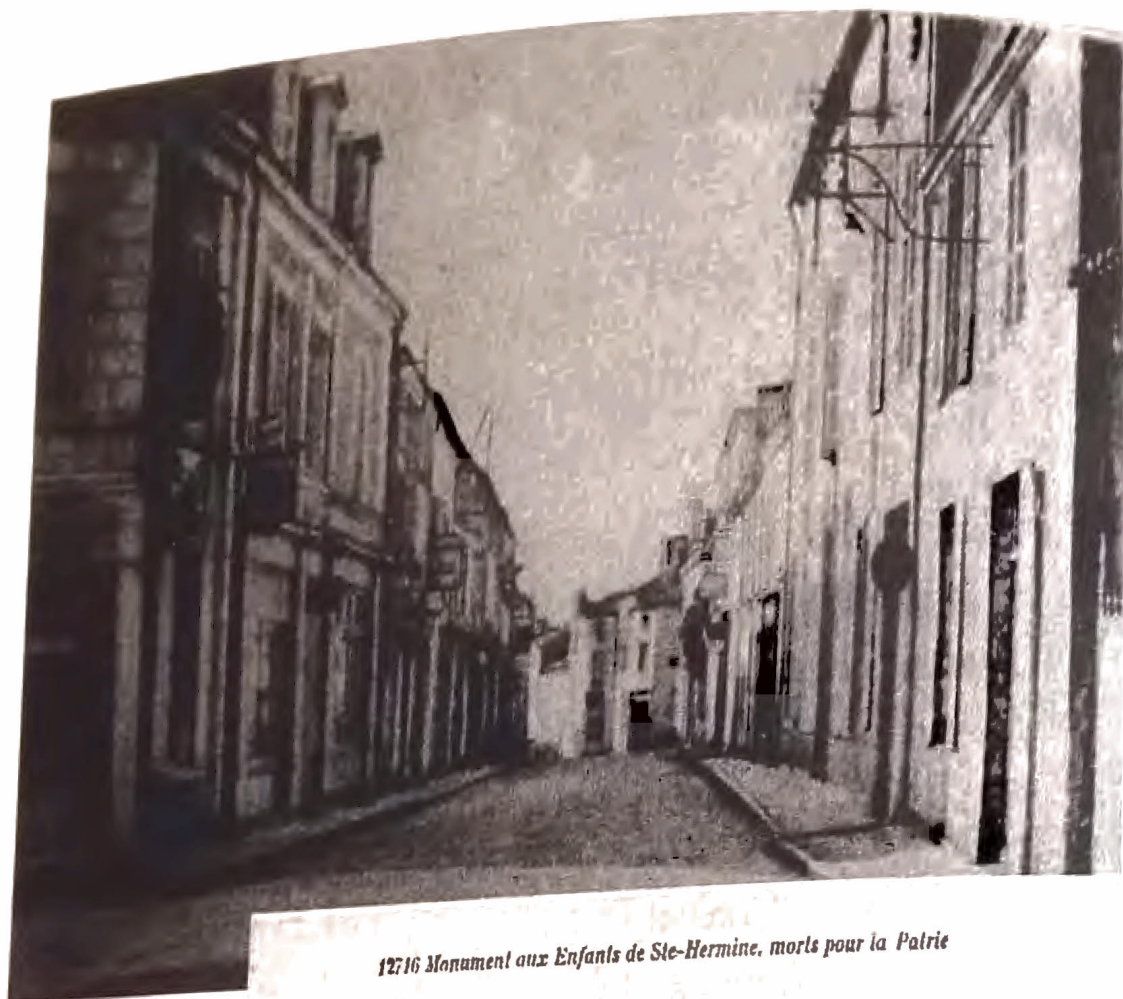
3 septembre 1939

*Ciel de septembre,
Sous le ciel tendre
Loin au-dessus des toits
Les hirondelles*

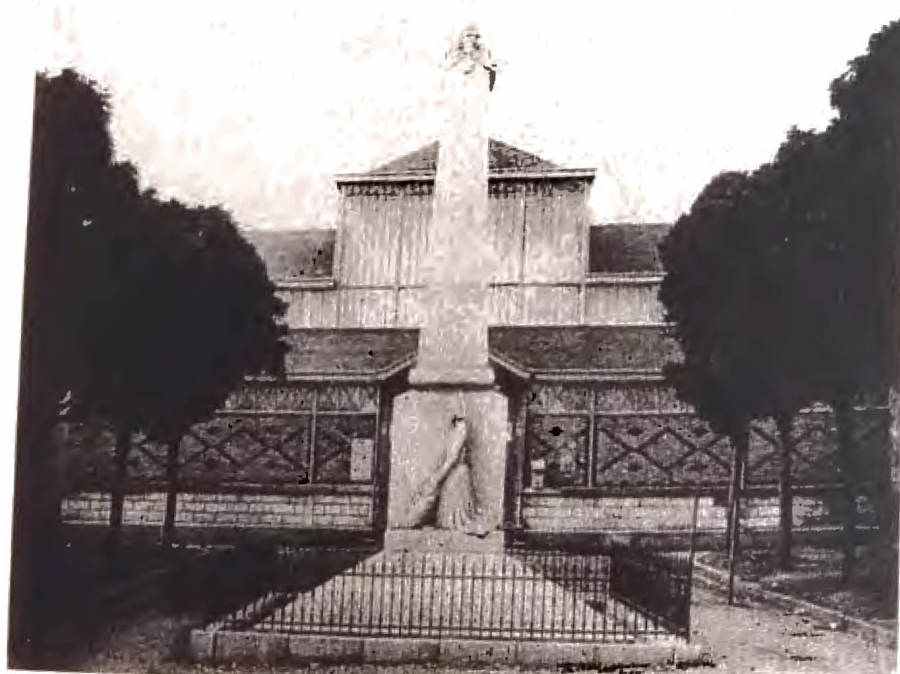
*Bien au-dessous du ciel
Lugubre et solennelle
La cloche sonne
Le tocsin*

*Dans la rue grise
Les bruits se figent
Et silencieuse la foule s'assemble.*

*La cloche enfin s'est tue,
Dans l'air doux de septembre
Un mot soudain éclate et s'enfle :
La guerre la guerre
La guerre...*



12716 Monument aux Enfants de Ste-Hermine, morts pour la Patrie



**Ste
Hermine**

La grand-rue
et les halles

Entreprise Générale de Constructions – Travaux en Ciment et Plâtrerie
Ouvrages en Béton Armé
FOURNITURES & TRAVAUX DE FUMISTERIE GARANTIS (Système breveté)

Corrélages • Remplacement
Descentes
Fumées • Fûts • Châssis
Crépis Tyroliens
Isolations • Dallages • Cloisons
Parquets sans joints

Moïse GIRARD

Cimentier-Plâtrier

SAINTE-HERMINE (VENDEE)

Revêtements décoratifs pour Façades et Intérieurs

POLISSAGE MÉCANIQUE

Sainte-Hermine

26

91 F 38

Magasin de Monument
et Articles Funéraires
en tous genres
Chemins de Marbre
Garnitures • Plinthes
Esciers et Lavabos Grès
Appareils Sanitaires



*Moïse
Laure
Ghislain
1938-39*

Ste Hermine à l'orée de la guerre

1939

1^{er} septembre : Les Allemands envahissent la Pologne.

2 septembre : Mobilisation générale

3 septembre : La France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne.

Ste Hermine

Pauvre Ste Hermine si décrépite ! Aujourd'hui la vie a déserté les places et les rues. Une à une, les boutiques ont disparu et les façades autrefois blanches se sont laissées aller vers une morne grisaille. Un sort funeste semble s'acharner à supprimer les quelques beautés qui lui restent !....Même si depuis quelques années la vie semble reprendre autour de la place Clemenceau, il est bien difficile d'imaginer ce chef-lieu de canton en 1939...

Le calendrier des postes affiche alors 1703 habitants, c'est peu mais Ste Hermine se donne des allures de petite ville. Ici, pas de vestiges moyenâgeux, l'ancienne bourgade ayant été détruite au cours des guerres de religion, pas de maisons éparpillées parmi les cours ou les jardins. La rue principale rectiligne, longue de plus d'un kilomètre, aligne, en

continu, de hautes maisons blanches à deux étages, la plupart à volets gris. A mi-chemin elle enjambe la Smagne sur un vieux pont au parapet de granit et de là, remonte jusqu'à ses extrémités :

Au Nord, la place Clemenceau avec la statue du « Tigre », située au croisement d'un nœud routier important à cette époque, au Sud, le stade qui pour l'heure n'est qu'un terrain vague délimité par quelques piquets plus ou moins bien plantés.

De part et d'autre, quelques rues partent à angle droit pour rejoindre à l'Est, l'église, sa place ombragée de vieux tilleuls et les écoles autour puis le château du XVIIème au pied duquel coule la Smagne que l'on franchit sur de petits ponts de bois, « les Planches ». Les Planches ! la jolie promenade de Ste Hermine, le lieu où l'on vient prendre les photos... De ce côté aussi, la place du marché au pied des halles du XIXème, vaste construction de fer et de brique sous un toit d'ardoise.

A l'Ouest, elles mènent au temple protestant, puis ce sont les fermes où se vend le lait, les jardins le long de la rivière et bientôt la campagne.

Chaque vendredi, jour de marché, la campagne environnante, riche et peuplée, vient s'approvisionner ici et y vendre œufs et volailles. Ce jour-là, quelque cousin ou client reste déjeuner avec nous. C'est très amusant, surtout qu'à cette occasion maman se met à parler patois et puis, la raie au beurre noir peut bien rester dans l'assiette, nul ne s'en

aperçoit !

La cousine Zulma, de Champgillon, est parfois notre invitée.

C'est une paysanne toute petite, toute ronde et tout sourire ; quand elle me rencontre elle s'arrête et m'étouffe à moitié sous un minimum de huit baisers sur chaque joue. Je l'aime bien Zulma. Son mari, grand escogriffe long et maigre comme un don Quichotte possède un immense nez bossu cramoisi, irrigué de lignes violettes.

Du haut de mes huit ou neuf ans je me dis que ce doit être ça, un ivrogne, et je m'étonne de voir Zulma si rieuse...

Une fois par mois c'est la foire et ce jour-là, outre les places autour des halles, la place de l'église entre dans le jeu : A l'ombre des tilleuls, on y vend des bestiaux et surtout les petits cochons. Penchée au-dessus la cage, rien de plus amusant que de les attraper par leur queue à ressort. Ensuite, grand-père va m'offrir un petit pain au lait à la boulangerie. C'est avant le déjeuner, maman va gronder. Tant pis ! Dans les rues, sous les halles et sur les places, c'est la cohue.

Deux fois par an la foule est à son comble aux grandes foires de la St. Jean et de la St. Michel. C'est à cette dernière que les jeunes gens viennent chercher du travail dans les fermes. Pour eux, sur le terrain de foot, s'installe la fête foraine. J'y traîne naturellement mon grand-père qui ne résiste guère...

Tout cela fait qu'à cette époque Ste Hermine est une

petite ville active et prospère. De nombreux commerces s'y pressent, pas moins de cinq boucheries, quatre boulangeries, cinq épiceries, chapelier, marchands de chaussures, de tissu, et ainsi de suite, sans oublier les échoppes des cordonniers, modistes, couturières, tailleurs...

Les artisans nombreux ont leur atelier près de leur maison. Sur le chemin de l'école, on passe ainsi, rue de l'église, devant le forgeron, le peintre et le chaisier qui chante du matin au soir, sa porte grande ouverte sur la rue.

Les commerçants habitent sur place, aussi, le plus souvent, ne ferment-ils boutique qu'au moment du coucher.

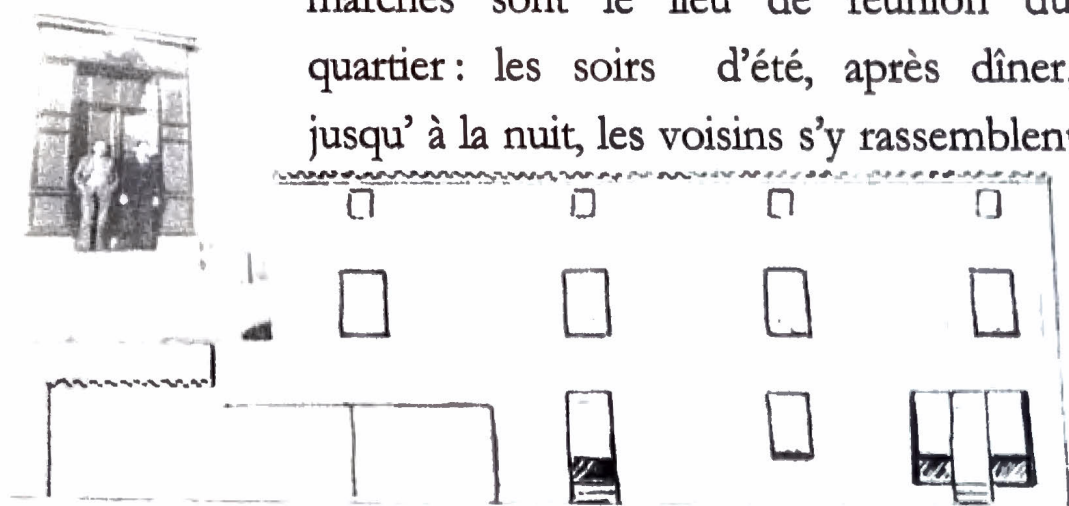
Chef-lieu de canton, toutes les administrations y sont représentées : La perception, la justice de paix, le service des voiries que dirige « l'agent voyer », le bureau des contributions, le bureau de l'enregistrement, la poste, la gendarmerie, sans oublier le « rat de cave » ... C'est là que résident les médecins, notaires, dentistes, sages-femmes, pharmaciens et les entreprises de quelque importance... et même un « hôtel des voyageurs » réputé pour sa cuisine, faite sur le « potager » au charbon de bois. Certains jours, la file des voitures s'allonge sur plusieurs centaines de mètres. La longueur de cette file témoigne de la notoriété du restaurant car en 1939, les voitures ne courent pas les rues... Dans la rue de l'église par exemple, sur dix-huit foyers, on peut compter quatre automobiles dont la nôtre, achetée en 1938 seulement.

Cette rue de l'église est la deuxième artère importante de Ste Hermine. Une troisième république à elle toute seule !

Au début de la rue, là où nous habitons, c'est « la Gauche », laïque et républicaine avant tout, avec juste un accent rouge chez le facteur. Au milieu, un intermède bourgeois chez le dentiste dans sa belle maison, puis en allant vers l'église voici « la Droite » et ses dévots. La famille de papa occupe presque tout ce dernier quartier...Jusqu'à la guerre on fréquentera peu cette famille que maman, « femme de progrès », juge passablement rétrograde.

Nous, on habite une de ces hautes et vastes maisons charentaises avec ses petites fenêtres sous le toit, presque l'angle de la rue de l'église et de la grand-rue. C'est le charcutier qui fait le coin. De larges marches de granit, en demi-cercle, joignent les deux rues et montent à sa boutique signalée de loin par une superbe tête de cochon blanche et rouge. Ces

marches sont le lieu de réunion du quartier : les soirs d'été, après dîner, jusqu' à la nuit, les voisins s'y rassemblent



pour un moment de détente.

Ces maisons ont été détruites ; maintenant, il est à cet endroit, la place la plus laide qui soit d'ici en Espagne ! En face, la belle maison du peintre a disparu elle aussi pour un édifice en harmonie avec la place actuelle...

En 1939 le service d'eau n'existe pas, mais nous, nous avons l'eau courante ! Papa a construit dans l'un des greniers, un grand réservoir en béton, muni d'un double filtre de gravier et de sable, soutenu par une poutre du même matériau et les gros murs de la maison.

Peut-être dix mille litres ou plus de contenance. Ce réservoir reçoit l'eau de pluie. L'eau très claire nous sert à tout, sauf à la boisson. Pour ça, il y a, sur la place de l'église, une pompe, petite tour carrée de pierre blanche flanquée d'une magnifique roue ouvragée, où l'eau est particulièrement bonne.

Pompe très attractive car on peut se balancer sur la manivelle de la grande roue... J'y vais à midi et le soir chercher l'eau du repas dans un pot émaillé de nuages bleus et blancs. Je trouve ce pot très beau mais à force d'allers et retours l'émail est quelque peu écaillé...

Chez nous, le séjour est une grande pièce divisée en deux parties par une baie vitrée : ouverture arrondie encadrée de deux panneaux de verre entièrement tapissés de décalcomanies façon vitrail ; des iris mauves y bordent un ruisseau où boivent des flamants roses.

D'un côté, la salle de séjour, de l'autre, la cuisine avec la cuisinière à charbon sous la hotte de plâtre que papa a construite et dont maman dit qu'« elle ne marche pas »... Cette partie de la pièce serait très sombre s'il n'y avait au plafond (trouvaille moderne, rapportée de l'exposition universelle de 1937 à Paris) de grands carreaux de verre – sur

lesquels – on – peut – marcher – qui reçoivent la lumière d'une fenêtre de la chambre au-dessus. De l'autre côté, le séjour avec son très joli carrelage beige et blanc, inspiré lui aussi de l'exposition...

Sur le buffet, le « poste », coffre de bakélite plus haut que large, façon noyer avec, devant le rideau du haut-parleur, une découpe du genre art déco.

La salle est un peu sombre. La pièce située derrière le magasin, ne donne pas sur la rue, elle est en contrebas d'une petite cour cernée de hauts murs de pierre, cour interdite aux enfants, car au fond de la venelle obscure qui la prolonge, trône le puits à la margelle trop basse. On ne prend pas d'eau à ce puits commun ; l'été, notre voisin le charcutier à l'enseigne « la tête de cochon », suspend dans sa fraîcheur, ses chapelets de saucisses.

Une vieille porte de bois donne sur la cour du cordonnier. Très rarement elle s'ouvre et l'on peut admirer sa femme qui reste couchée la plupart du temps afin de préserver la blancheur de son teint.

On dit que son mari est un coureur, alors elle fait ce qu'elle peut, la pauvre... Quelle idiote ! dit maman.

II

La guerre

3 septembre, l'après-midi

Nous sommes à la cuisine maman et moi, fenêtre ouverte, « le poste » allumé en permanence dans l'attente des dernières nouvelles.

Soudain, un son de cloche étrange vient d'entrer ; les autres bruits se sont tus. C'est un battement sourd sur une seule note, suivi d'un long silence, qui recommence et recommence... Le Tocsin, C'est le tocsin ! crie maman qui l'a déjà entendu.

Dehors !... Plus personne dans les maisons, la rue chaude encore de soleil est pleine d'une foule silencieuse, immobile. Seule, la cloche résonne, très lente, solennelle ; Le son se répand, s'enfle, sature l'air. Les enfants interdits s'immobilisent pour un temps. Puis enfin quelqu'un dit : « Cette fois, ça y est mes enfants, c'est la guerre » et le bruit devient général.

C'est un très beau jour de septembre, un jour léger. Les femmes sont en robe d'été, l'air est tiède, très doux. Sous la corniche, les nids sont encore habités, les hirondelles vont et viennent, haut dans le ciel.

Le tocsin s'est tu. Tout le monde est encore dans la

rue et voici les hommes qui arrivent du travail, bien avant l'heure habituelle.

Et même, voici papa, lui qui travaille d'habitude jusqu'à la nuit... Le voyant, je comprends tout à coup, que quelque chose de très grave vient d'arriver.

Deux voitures, puis trois passent en trombe... Où vont-elles ?

Enfin les gens rentrent chez eux.

Les bruits alarmants circulent. Il faut faire des provisions, tout va manquer... Les épiceries sont dévalisées. Maman a fait griller un stock de tartines de pain chez le boulanger. Nous l'avons soigneusement emballé dans des draps blancs, à l'abri dans la petite chambre au-dessus de la cuisine. Trois jours plus tard, horreur ! Les souris sont passées par là. Le pain blanc sera pour les poules, dommage !

37^{ème} régiment d'infanterie. Papa a rapporté de la caserne de Fontenay le Comte uniforme kaki, galons de sergent et bandes molletières. Il m'a montré comment enrouler ces drôles de rubans autour des mollets.

- A quoi ça sert, papa ?

-Il paraît qu'on peut marcher longtemps avec ça dit-il avec un soupir.

Il n'est pas très enthousiaste, papa. Laisser son entreprise juste au moment où elle avait pris son essor, c'est terrible. Enfin, puisqu'il le faut, « puisque ces imbéciles de politiciens.... »

Vraiment, ils n'ont pas bonne presse, ces politiciens qui ont fermé les yeux devant la montée du nazisme.

4 septembre

Ils sont partis.

Notre voisin d'en face, le père Levraut qui vit avec sa fille Jeanne et son gendre « Oger le peintre » est bien vieux ; il en est à sa troisième guerre, mais courbé sur sa canne, il va tous les jours au jardin ; l'hiver, il rapporte sa tortue à la maison où elle dort jusqu'au printemps, derrière la porte de la cuisine. Ce n'est pas le seul homme encore ici. Certains sont restés : le voisin le charcutier et le facteur, trop vieux, l'épicier et le chaisier trop chargés d'enfants, le cordonnier trop faible...

Dans notre quartier, les femmes « voisinent », assidument. Celles qui étaient fâchées se sont raccommodées. .Nostradamus a la cote. Le jeudi est un jour sans école donc l'après-midi je suis à la maison et je peux voir la voisine Jeanne qui rejoint maman avec son livre. C'est un très vieux bouquin où dans une écriture gothique, le mage révèle ses secrets. Un portrait à la plume le représente avec une longue barbe ...

Comment déchiffrer tout cela ? Il y faut des heures, mais, vous savez, dit Jeanne, à la dernière guerre, il avait bien prévu tout ce qui est arrivé, on n'a pas su l'interpréter, c'est tout. Alors allons-y ! Déchiffrer cette écriture, d'abord ça prend du temps, puis rattacher le texte sibyllin aux

événements d'aujourd'hui, c'est plus qu'aléatoire, mais enfin, pourquoi pas ? C'est ainsi que les heures passent, derrière la vitre du magasin, tout en tricotant avec plus ou moins d'ardeur des passe-montagnes pour les soldats.

Il y a aussi la cinquième colonne, Il ne faut surtout pas l'ignorer ; c'est à cause de cette organisation traîtresse que la France risque d'être livrée aux Allemands.

« les oreilles ennemies vous écoutent ... » Regardez bien autour de vous. Méfiance !

Radio-Paris diffuse ses communiqués encourageants. Il est question de la ligne Maginot : Infranchissable, la ligne Maginot....mais au « poste » on entend aussi les longs, les interminables, les terrifiants discours que vocifère Hitler, quelque part en Allemagne et, plus inquiétants encore, les applaudissements frénétiques qui suivent et n'en finissent pas.

L'armée française immobile attend l'armée allemande qui n'arrive pas :

C'est l'interminable « drôle de guerre ».



C'est l'hiver. Puisqu'il ne se passe rien, maman va rejoindre papa à St. Quentin. Pendant quelques semaines je suis chez la cousine Louise, à l'autre bout de la rue. Sa fille est de mon âge mais elle va à l'école libre. Fait nouveau pour moi, on fait sa prière du soir... La prière faite, la conscience en paix, on en profite pour s'amuser à l'heure où les

enfants sages devraient dormir.

Bien que je m'entende tout à fait avec ma petite cousine, je dois être très perturbée sans maman car me voici devenue, soudain, une très mauvaise élève ! La maîtresse hoche la tête mais ne sévit pas. J'en conclus que c'est bien normal.

Toujours dans l'attente de l'offensive allemande, la drôle de guerre continue jusqu'au 10 mai 1940

L'essence est rationnée.

L'armée réquisitionne les camions, nous en avons un, tout neuf ; c'est le premier investissement important de papa pour son travail ; Il lui a fallu quelques années avant de pouvoir l'acheter. C'est terrible de le laisser partir ! Heureuse coïncidence, le laitier qui assure le ramassage du lait dans les fermes vers le Frêne doit être remplacé.

Maman saute sur l'occasion et se porte volontaire. Elle fera la tournée avec son camion. Il faut partir avant l'aube, de façon à déposer le lait avant huit heures à la laiterie de Ste Hermine. C'est encore la nuit quand elle vient me dire au-revoir.

- Surtout, n'ouvres à personne.

J'ai tout juste le temps d'admirer son courage avant de me rendormir.

Et le camion échappera à la réquisition.

10 mai – offensive allemande,

26 mai - Capitulation de la Belgique et des Pays-Bas

28 mai - 4 juin – bataille de Dunkerque

14 juin - Les Allemands à Paris

17 juin - Pétain demande l'armistice

18 juin- De Gaulle, depuis Londres, lance l'appel pour continuer la lutte

22 juin – Signature de l'armistice à Rethondes, appliqué à partir du 25 juin

10 juillet – Pétain reçoit les pleins pouvoirs pour élaborer une nouvelle constitution

14 juillet - Début de la bataille d'Angleterre

7 septembre - Commencement du blitz : la Luftwaffe bombarde massivement les villes anglaises.

En Vendée :

Mai – Arrivée des réfugiés (environ 300.000 en Vendée. il en reste 85000 à la fin de l'été 1940))

19 juin- Les Allemands sont à Nantes

22 juin – Ils sont à la Roche sur Yon

23 juin _ A Fontenay le comte

25 juin – Toute la Vendée est occupée

Septembre – Mise en place des cartes de rationnement et d'alimentation.

Enfin ! Le 10 mai 1940 les Allemands ont attaqué.

Une formidable armée de chars terriblement efficaces, les panzers, protégée par une aviation omniprésente avec les stukas, traverse la forêt des Ardennes réputée infranchissable par nos généraux « en retard d'une guerre ».

La supériorité matérielle de l'armée allemande lui permet d'avancer à une vitesse foudroyante. Des unités françaises et anglaises livrent pourtant de terribles batailles avec un courage extraordinaire.

En très peu de jours la route de Paris est ouverte...

Eperdue, la population fuit, bombardée par les stukas.

Les réfugiés en mai,

La Vendée a été désignée pour recevoir les réfugiés des Ardennes.

Ils sont arrivés chez nous en foule après un épouvantable voyage. Il y a foule aussi pour les accueillir. Armand Giraud, le directeur de l'école publique de garçons et secrétaire de mairie, se multiplie et organise leur séjour ; efficace, il est partout. Maman offre une chambre : Nous hébergeons la receveuse des postes de Charleville. C'est une dame charmante qui sourit dans le malheur. On aurait bien aimé la garder, mais elle voulait rejoindre sa famille repliée dans les Deux-Sèvres.

Devant la débâcle, le gouvernement a appelé le maréchal Pétain qui s'était couvert de gloire à la dernière guerre. Le vieux maréchal demande l'armistice.

Discours du maréchal Pétain

FRANÇAIS !

A l'appel de Monsieur le Président de la République, j'assume, à partir d'aujourd'hui, la direction du Gouvernement de la France. Sûr de l'affection de notre admirable armée, qui lutte avec un héroïsme digne de ses longues traditions militaires, contre un ennemi supérieur en nombre et en armes ; sûr que par sa magnifique résistance, elle a rempli nos devoirs vis-à-vis de nos alliés ; sûr de l'appui des Anciens Combattants que j'ai eu la fierté de commander ; sûr de la confiance du peuple tout entier, je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur.

En ces heures douloureuses, je pense aux malheureux réfugiés qui, dans un dénuement extrême, sillonnent nos routes. Je leur exprime ma compassion et ma sollicitude. C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut tenter de cesser le combat.

Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec nous, entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités.

Que tous les Français se groupent autour du Gouvernement que je préside pendant ces dures épreuves et fassent taire leur angoisse pour n'écouter que leur foi dans le destin de la Patrie.

Neuf mois de drôle de guerre pendant lesquels l'armée désœuvrée, inquiète, a attendu l'offensive allemande, puis un mois de guerre et la débâcle... Les français, désabusés, angoissés, font, dans leur majorité, confiance à ce vieux maréchal prestigieux. Cependant, les républicains convaincus vont très vite se méfier de cet homme qui « assassinerait » la république et la remplacerait par « l'ETAT FRANÇAIS » dès le mois de juillet 1940.

Dès le 18 juin, sur les ondes, une voix inconnue s'élève, c'est la voix d'un jeune général, Charles de Gaulle.

18 juin

L'appel du général de Gaulle

L'appel du 18 juin

« Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement.

Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat.

Certes, nous avons été, nous sommes, submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne, de l'ennemi.

Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.

Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ?

Non ! Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.

Car la France n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des Etats-Unis.

Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances, n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens nécessaires pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrions vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là.

Moi, Général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialistes des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi.

Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.

Demain, comme aujourd'hui, je parlerai à la Radio de Londres.»

Cet appel retentit comme un message d'espoir. Même si les gens doutent, beaucoup écouteront désormais la B.B.C.,

19 juin



A TOUS LES FRANCAIS

"La France a perdu une bataille."

Mais la France n'a pas perdu la guerre."

Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cedant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu!

Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour, ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but!

Voilà pourquoi je convie tous les Français, ou qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance.

Notre patrie est en péril de mort.

Luttons tous pour la sauver!

VIVE LA FRANCE !

TO ALL FRANKS

GENERAL DE GAULLE

QUARTIER GENERAL,
4 CARLTON GARDENS,
LONDON S.W.1



Le Frêne

et

ses habitants



Le Frêne

Depuis le départ de papa, notre port d'attache c'est le

Frêne.

A huit kilomètres de Ste Hermine, sur la route de la Caillère, peu après le vieux bourg de Thiré c'est le Frêne, demeure de nos ancêtres depuis plusieurs générations.

Le Frêne est bien loin d'être une ferme ordinaire. D'abord, c'est une atmosphère !

L'allure déjà en annonce l'esprit. Au bout du chemin découvert, à droite, la vieille maison traditionnelle. En arrivant on n'en voit que le pignon Nord réservé à l'étable et percé d'une immense ouverture pour le matériel agricole, les pièces à vivre étant orientées au Sud.

A gauche, construite par nos grands parents, la nouvelle maison, au contraire, vous regarde de toutes ses fenêtres. Elle témoigne de l'esprit de progrès qui règne ici et ne veut en aucun cas ressembler aux anciennes habitations : Nettement séparée des bêtes, ouverte sur le monde et coiffée d'ardoise plutôt que de tuile... Légèrement surélevée au-dessus d'une cave (que l'hiver inonde parfois), on entre en sabots dans la pièce commune et la cuisine, mais attention ! on pénètre en chaussons dans le couloir qui donne sur les chambres dont le parquet brille comme un miroir... Aux murs, point de chaux blanche mais des papiers à fleurs multicolores, très gais.

Au fond de la pièce, la bibliothèque de grand-père tient sur quatre étagères posées sur une petite table et fermée

par un rideau fleuri d'hortensias, assorti à la tapisserie. L'esprit de la maison veille derrière ce rideau, entre Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, une vieille bible et un Larousse médical... Devant les maisons, une prairie de chaque côté du chemin. Au fond, à droite, un haut rideau de très grands, très gros, très vieux cerisiers ferme l'horizon, tandis qu'à gauche un chêne centenaire et d'autres vieux cerisiers encadrent l'habitation qui émerge d'une magnifique haie d'hortensias dont les couleurs se nuancent du bleu au rose.

C'est un bonheur d'arriver là au printemps : les cerisiers en fleurs, les prairies, blanches de marguerites, la porte ouverte que l'on aperçoit de la route, l'activité que l'on devine ...

Mais l'atmosphère particulière tient surtout à ses habitants



Grand-père
à 50 ans environ.

Aristide (Hippolyte) , grand-père

La préoccupation première de grand-père n'est pas forcément l'agriculture, c'est le bonheur du genre humain.



Rien de moins ! Ça vient de loin : Un peu avant 1900, à l'école laïque, il avait obtenu le certificat d'études qui se passait alors à l'âge de quatorze ans. C'était rare à cette époque où les enfants étaient le plus souvent aux champs. L'instituteur, désolé

qu'il dût s'arrêter là s'était proposé de parfaire son éducation. Sous sa direction, Il avait donc étudié et admiré les philosophes « des lumières », peut-être bien à l'exclusion de tous les autres... Ensuite, pendant la première guerre mondiale, a cause de je ne sais quelle maladie, il s'était trouvé « à l'arrière », en compagnie d'enseignants, tous férus de la même philosophie. Naturellement, les idées politiques ont suivi et naturellement, le socialisme lui est apparu comme la panacée à tous les maux de l'humanité.

Très souvent, tandis que grand-mère assurait le travail quotidien, on pouvait voir autour de la table, les deux instituteurs ou quelque enseignant de passage et grand-père, lancés dans des discussions enflammées. « Ah ! les grands trusts !... Et les fabricants d'armes !... Les salauds qui voudraient nous faire faire des enfants, de la chair à canon n'est-ce pas... ».

Idéaliste, pratique quand-même, il a créé une coopérative de boulangerie, puis la toute première mise en

commun de matériel agricole. Serviable, il a abrité les premières réunions du parti socialiste en Vendée... Naïf aussi : n'a-t-il pas refusé d'être percepteur car « il n'aurait pas supporté de récolter l'argent des pauvres gens. »...

Homme de progrès, il avait acheté une automobile. Je crois bien que c'était la seule de la commune ; cette mécanique le passionnait. Que dire de l'éolienne de sa fabrication ? Nous avions de l'électricité dans la pièce commune, malheureusement c'était vraiment irrégulier, nous devions nous rabattre sur la lampe à pétrole un peu trop souvent !

Grand-père avait aussi un faible pour les chevaux. Il y en avait toujours un au Frêne, non pas un gros cheval de trait, non. Il fallait un beau cheval aux pattes fines, juste capable d'emmener la voiture.

Le cheval était-il trop désœuvré ? De temps en temps, il s'enfuyait au galop, tel la chèvre de monsieur Seguin. On l'apercevait au loin et grand-père courait à sa recherche. Peine perdue, le cheval s'éloignait à mesure qu'il avançait... Quand le soir arrivait, de guerre lasse il prenait son fusil. Nom de Dieu ! Je vais l'abattre ! Mais il n'allait pas loin ; Mystérieusement averti ou poussé par la faim, le cheval revenait, au pas. Le fusil regagnait sa place.

Il avait de nombreux amis, grand-père, car il était généreux et ne demandait rien pour lui-même. Cependant, dans les heures noires, de tous ses amis, il n'en restera qu'un, celui qu'on n'attendait pas... Maquignon de son état, un peu filou comme son métier semblait l'exiger, « Célestin Duret »

ne s'enflammait pas pour de justes causes, mais le véritable ami, c'était lui. En 1943, après les arrestations, lui et sa femme seront à peu près les seuls à oser fréquenter le Frêne et à aider grand-mère.

Mathilde, grand-mère,

Fille de propriétaires aisés, elle habitait au Magnil, le hameau voisin, non loin du Frêne, une grande ferme fortifiée que certains appelaient le château, sans doute parce qu'elle était haute, vaste et austère.



Après l'école primaire, ses parents l'envoyèrent à l'école supérieure de filles, à Luçon, comme le faisaient les autres bourgeois alentours. La meilleure année de sa vie disait-elle...mais une seule année ! Il avait fallu, en priorité, assurer l'avenir du garçon qui partit faire ses études de pharmacie... A cette époque, l'avenir des filles était plutôt dans le mariage ; grand'mère était jolie, on n'avait pas d'inquiétude à ce sujet mais elle, avait très mal accepté cet arrêt ! De cette année privilégiée passée à Luçon, elle avait retenu de nombreuses poésies.

Bien des années plus tard, aux vacances d'hiver, souvent, la nuit tombée, dans la demi-obscurité laissée par la lampe à pétrole, nous nous asseyions tous les trois, devant la cheminée.

Elle nous les disait alors tandis que grand-père, d'un tison rougeoyant, traçait sur le fond noir de lâtre de

mystérieuses arabesques. Je devais apprendre ainsi une poésie de Marcelline Desbordes-Valmore, « les roses de Saadi ».

- « Tu l'apprendras plus tard à tes petits-enfants » disait-elle.

Vers ses vingt ans, vint grand-père, grand et plutôt beau garçon, mais fils unique d'un tout petit propriétaire sans fortune, la tête remplie d'idées tout à fait opposées à celles de sa famille. Tout pour plaire à Mathilde, en somme... Mésalliance, rupture avec ses parents qui en ont profité pour la déshériter !

Le couple s'est donc installé au Frêne chez les parents de grand-père. Louis est né en 1904 et Laure en 1909. Peu à peu la ferme s'est agrandie, une nouvelle maison fut construite ; tous travaillaient beaucoup. Pendant la guerre de 1914, les femmes peinaient toute la journée aux champs ; leur déjeuner, pris sur le pouce, se composait d'un morceau de pain et d'une sardine à l'huile ou d'un œuf dur qu'elles partageaient à deux.

Naturellement, Grand-mère, en révolte contre sa famille et les bourgeois en général ne risquait pas de calmer les ardeurs de son mari ! Cependant, elle avait à cœur de hisser le Frêne au rang des propriétés enviabiles. Sûrement ne lui déplaisait-il pas, aussi, de montrer à ses mauvais parents ce dont elle était capable, sans eux...

Beaucoup plus tard, quand mes parents à leur tour auront quelque argent, ils achèteront peu à peu, des terres pour agrandir le domaine. Ils arriveront aux trente hectares souhaités, ce qui est à cette époque et dans cette région, une

belle propriété, suffisante pour vivre confortablement. Après la guerre, tout changera avec la mécanisation.

Louis, le fils

Le rêve de son père était d'en faire un instituteur. Hélas ! au sortir du brevet élémentaire, rien à faire pour le convaincre d'entrer à l'École Normale. Ce qu'il aime, lui, c'est la terre, ce qui l'anime, c'est l'esprit d'entreprise, ce qu'il admire, c'est l'Angleterre. Enfin, Il en a soupé de la politique !



Tout sera fait pour l'aider, mais la déception sera si profonde pour grand-père qu'il ne pardonnera jamais tout à fait : Tout en l'aidant, il ne lui parlera plus guère. Donc, après un diplôme d'aviculture, Louis a monté au Frêne, vers 1930, le premier élevage spécialisé de poules pondeuses de la région, un petit élevage très moderne. Il avait opté pour une race de poules anglaises, des « Leghorn », qui pondent des œufs blancs. Chaque semaine de grandes caisses partaient aux halles de Paris où il avait un mandataire. Ses œufs blancs avaient là-bas beaucoup de succès. Je crois même qu'ils y « faisaient un tabac ».

Les cerises.

On ne peut rendre l'atmosphère du Frêne sans parler du temps des cerises, entre mai et juin. Les grands cerisiers plus hauts que les maisons donnent une récolte non négligeable dont le produit est réservé à grand-mère. Au fil du temps, les cerises ont habillé –très bien – les enfants, payé

le grand mariage de Laure, acheté l'automobile...

Il faut des hommes pour hisser les grandes et lourdes échelles de bois. On les place à l'extérieur de l'arbre car elles doivent s'appuyer sur les branches souples. On monte avec une bourriche, panier rond que l'on accroche aux barreaux et un long crochet pour atteindre les branches éloignées. Là-haut l'échelle s'enfonce dans le feuillage et c'est un vrai plaisir d'être perché dans ce nid de feuilles ; si le vent souffle fort, l'esquif ondule sur les branches ! Nous cueillons vite, quatre kilos en une heure ; ça ne se cucille pas n'importe comment d'ailleurs, il ne faut pas abîmer le bouquet de feuilles auquel les cerises sont accrochées.

Ce sont les femmes qui cueillent. Si la récolte menace de pourrir à cause de la chaleur ou de la pluie, les voisines viennent aider et mon oncle aussi ; lui, il grimpe par l'énorme tronc jusqu'au sommet, là où les échelles ne vont pas. Le dimanche, si papa est là, il ramasse celles qui sont tombées, juste un peu écrasées. Elles ont un goût différent, meilleur, dit-il.

Le soir, passe le « marchand de cerises » avec sa camionnette. Il embarque les cageots où nous avons étalé les fruits sur un lit de fougère. Il faut un certain temps : comme il fait la tournée des fermes, il donne les dernières nouvelles, puis il faut fixer les prix. J'aime bien l'entendre dire que nos cerises sont belles, et puis comme il rit beaucoup on voit briller sa dent en or.

Il habite le Tablier. Demain, il se lèvera aux aurores pour être au marché des Sables.

Retour de papa

24 ? juin 1940

Nous étions devant la maison, ma mère et moi.

Etait-ce le soir ou bien l'ombre des cerisiers qui donnait cette impression de fin du jour ? C'est dans la pénombre en tous cas qu'il nous est apparu, un vélo à la main.

Nous étions très occupées, nous le croyions prisonnier. Nous l'avons vu, mais il a fallu une minute ou deux avant d'y croire. Encore sur son vélo, un pied à terre, Il nous regardait, il attendait ... Je me souviens bien de son regard un peu inquiet par-dessus son sourire. Que craignait-il ? Les minutes sont longues, parfois ...

-Mais comment es-tu déjà là ? L'armistice vient juste d'être annoncé. Tu n'es tout de même pas déserteur ?

Voilà, le mot était lâché

Il était donc avec sa compagnie dans le nord de la Vendée, écoutant la radio. L'armistice était imminent, la guerre perdue, les Allemands arrivaient, ils n'étaient plus qu'à quelques kilomètres. Le capitaine désespéré, le commandant indécis. Fallait-il les attendre pour être fait prisonnier ? Non, le moindre bon sens conseillait de partir quand il était encore temps. Un vélo trouvé, gonflé, prêt à partir, et dès qu'il fut certain que l'armistice allait être signé : Bonsoir !

Peu avant de mourir, quand on lui demandait de parler de ses souvenirs, il se rappelait surtout ce voyage du Nord au Sud de la Vendée où il avait joué à cache-cache avec les Allemands qui déferlaient sur les routes.

Pendant l'occupation

L'heure allemande devient l'heure légale. A la campagne les pendules restent à l'heure solaire, beaucoup plus proche de la réalité. Le couvre-feu est instauré à 21 heures ; plus de circulation possible à partir de cette heure-là.

En septembre la mairie a distribué les cartes alimentaires. Il faut désormais donner des tickets de rationnement pour acheter de l'épicerie. Nous n'avons droit qu'à une quantité limitée de chaque produit (viande, pain, farine, beurre, huile, sucre, ...)

Au frêne, grand-mère file la laine –plutôt mal – avec un rouet que grand-père a installé sur la machine à coudre. Il n'y a pas de moutons ici. On achète la laine à des voisins. D'abord il faut la laver, la carder entre deux planches hérissées de pointes. Ensuite on file, plus ou moins bien. Pour finir on tricote des vestes très lourdes et très chaudes dans un fil des plus irréguliers.

Les prix sont taxés. Le marché noir s'est installé. Des trafiquants font de la collaboration « marchande ». Il doivent pour cela faire de fréquentes visites à la « kommandantur »

pour obtenir des ausweis. De fil en aiguille, certains vendent même aux Allemands.

Le lieutenant Blaske

La Vendée est occupée depuis la fin juin. Les Allemands se sont installés à Ste Hermine : Les officiers logent en ville, chez l'habitant.

Le lieutenant Joachim Blaske, jeune étudiant en médecine, c'est le nôtre. Maman le loge dans sa chambre ; elle ne va tout de même pas lui donner la chambre d'amis où sont les beaux meubles. Cà, non !

Jeune lieutenant de couleur verte comme ses semblables, il a, comme eux, derrière ses lunettes, une certaine assurance dans le regard. Il est plein de certitudes, d'ailleurs, le lieutenant Blaske, mais, sans arrogance. Maman estime qu'on est « bien tombés » : Il ne gueule pas, il ne s'esclaffe pas, il ne bouscule pas.

Mais Joachim ne mange pas à sa faim, ou bien ça ne lui plaît pas. Quand il passe par la cuisine, il ralentit. Ça sent bon, dit-il dans un français impeccable. Puis un soir, n'y tenant plus, il arrive avec un paquet que nous avons reconnu tout de suite ! Ce sont des saucisses de « la tête de cochon ». Dix huit saucisses.

- Voudriez-vous me les faire cuire, madame, si cela ne vous ennuie pas.

- oui, bien sûr dit maman d'un air fort réservé. Joachim a mangé toutes les saucisses, la graisse qu'elles ont rendue aussi !

En passant par la cuisine il avait aussi remarqué les omelettes. Donc, un soir, enhardi par les saucisses, il est arrivé avec une douzaine d'œufs.

C'était très bon, dit-il et la douzaine n'était pas de trop, vraiment.

C'était tellement bon, que Joachim mangeait souvent, seul, le soir, à la cuisine. Toujours ses dix-huit saucisses ou ses douze œufs.

La grande pièce où nous vivons est la seule qui soit chauffée. Aussi le lieutenant vient-il chaque soir s'y asseoir. Il lit beaucoup, mais il regarde et il écoute aussi.

Les saucisses, les omelettes, les veillées chez les humains ordinaires, ce n'est peut-être pas excellent pour le moral du soldat.

On a le quolibet facile. Hitler n'y échappera pas. Dommage que je ne puisse me souvenir des réflexions de papa car elles ne devaient pas manquer de saveur ! On travaille dur aussi et Joachim surpris, découvre, interroge...

Cette race inférieure est-elle vraiment si inférieure ?

Comble de malchance, il a rencontré grand-père, qui, lui, a des *convictions*. Fasciné, Joachim ! Depuis cette rencontre, il enfourche un vélo toutes les semaines et va parler avec Monsieur Gandriau, comme il dit. Grand-père a dû soulever le rideau derrière lequel veillent Voltaire, Jean-Jacques et les autres...

Au passage, il apprend un peu de patois. Maintenant il sait dire « Yo sé bé » et « Yo cré bé » Il a appris bien d'autres choses, aussi : En juin 1941 Hitler déclare la guerre à la

Russie. Joachim ne croit plus à la victoire...

1941

Janvier – Avance allemande sur tous les fronts

Rommel en Afrique, l'armée allemande à Athènes

22 juin – Invasion de l'URSS avec 3.000 000 d'hommes

10 octobre – Les Allemands sont à Moscou

8 septembre- Leningrad encerclé

11 novembre –En France, occupation de la zone libre

7 décembre – Pearl Harbor : les japonais détruisent la flotte américaine dans le Pacifique

8 décembre – Entrée en guerre des Etats-Unis

En Vendée

30 juin – La Vendée fait désormais partie de la région Poitou.

20 octobre – Une zone côtière interdite large de 30Km environ est délimitée

5 novembre –Ernest Seigneuret de la Roche sur Yon est fusillé au mont Valérien : Il avait organisé un réseau d'évasions vers L'Afrique du Nord.

Décembre – Début de la construction du mur de l'atlantique

Une antenne de la LVF s'installe à la Roche sur Yon (Légion des volontaires français contre le bolchévisme)

Le maréchal a institué la fête des mères. La date fixée est le dernier dimanche de mai. A l'école on s'est toutes bien appliquées à faire un beau dessin. J'ai peint un iris mauve.

Nous avons aussi un deuxième livre de géographie. Il est consacré à notre département.

Le soir la patrouille fait le tour de la ville, au pas de l'oie. Je trouve ce pas complètement ridicule, mais ils chantent vraiment bien !

Nous, sur le même air, on chante :

- « Alli allo, bande de salauds »...

- Taisez-vous donc, les « drôles », disent les parents.

Le couvre-feu.

Dans les magasins sans fermeture opaque les ampoules doivent être peintes en bleu. Cela donne une lumière sinistre. Il faut obscurcir toutes les autres ouvertures.

Un jour, nous avons oublié de mettre le rideau noir à la fenêtre du vestibule : D'un seul mouvement la patrouille s'arrête. Vociférations terrifiantes. Vite, terrifiée en effet, je vais accrocher le rideau.

Et la patrouille repart... Alli Allo...

Le soldat Ploutovic

Depuis l'installation des Allemands à Ste Hermine la place de l'église sous ses grands arbres est un lieu stratégique : La Kommandantur et la troupe occupent l'école St Paul, grande bâtisse au fond d'une vaste cour gazonnée. Au

château, loge le commandant. Les écoles de filles, l'école publique et l'école privée, donnent sur cette place, le presbytère, le café, l'atelier du menuisier, et le hangar noir du marchand de charbon aussi.

Le marchand de charbon, c'est Frédéric Bobière, Frédéric, pour tout le monde. Derrière le portail, comme devant d'ailleurs, le sol est noir. A l'étage – on y monte par une échelle de bois – il entasse sa réserve de foin pour le cheval. Ce grenier n'est pas fermé par une cloison, on peut voir le foin d'en bas, en entrant.

Ce matin-là, Frédéric, chemise noire et pantalon noir – c'est plus pratique pour le charbon – s'appête à ouvrir son portail à deux battants quand un bruit insolite, venant du galetas, le fait se retourner.

Là-haut, sortant à moitié du foin, un soldat allemand lui fait signe. Frayeur ! Il a bien envie de déguerpir, Frédéric, mais un geste amical, un sourire le retiennent.

Il comprend bien vite qu'il s'agit d'un déserteur. Que faire ? La Kommandantur est à côté, ça grouille de soldats là-dedans. Frédéric s'en va consulter sa femme, le cerveau de la maison.

- Allons voir Moïse (Moïse c'est papa) Louise a grande admiration pour son cousin. « – Ah ! si j'avais un mari comme ça ! »... Larges sous-entendus.

Donc, le soir, après dîner, notre séjour devient l'ancre de conspirateurs néophytes assis autour de la table ronde. On a baissé l'abat-jour, on parle à mi-voix :

- Vous rendez-vous compte, exactement ? Faire

désertier un soldat allemand, de l'Armée allemande !

- Êtes-vous fou ? Vous avez une idée de ce qu'on risque ?

- Et si c'était un piège pour tester la population ?

-

-

- Bon, Que faisons -nous ?

- D'abord lui porter à manger, le voir et on avisera.

- Et si vous êtes pris ?

- On dira qu'on l'a cru malade

La nuit tombée, suivant la patrouille avant qu'une autre ne passe, ils y sont allés. Finalement le soldat est un polonais enrôlé de force dans l'armée allemande. Des preuves ? oui son frère habite Libourne, il tient l'hôtel de France

- Vous pouvez vous renseigner.

Oui, c'est bien un polonais. Il s'appelle Ploutovic et, horreur ! Il mange les nouilles avec de la confiture.

- N'est-ce pas un peu arriéré la Pologne ? demande cousine Louise.

Un polonais, mais ça change tout ! On va l'aider.

On élabore une lettre pour prévenir le frère dans laquelle papa spécifie : « J'ai de la marchandise mais il faut que vous apportiez les emballages » : Ploutovic est immense et même les habits de l'oncle Louis qui est pourtant grand et fort, sont trop petits !

On attend dix jours, c'est long.

Pourvu qu'il ne mette pas le nez dehors ! Le foin entassé dans le grenier de Frédéric laisse à chaque angle un coin libre, c'est là qu'il se cache et ce n'est pas très spacieux... Parfois, ma cousine et moi allons lui porter ses repas ; nous sommes peut-être un peu jeunes pour cet exercice, mais ce jour là, le roi n'est pas notre cousin !

Le jour prévu, le frère arrive avec une valise et des vêtements.

Bientôt l'heure du train ; papa accompagne les deux hommes jusqu'à la gare. C'est loin, il faut traverser toute la ville mais il y a peu de chances pour qu'un autre soldat reconnaisse Ploutovic dans ce civil bien mis sous son chapeau mou, quant aux autres rencontres, autant ne pas les esquiver et informer que l'on va conduire « des amis de la famille » au train.

A 10 heures, ils sont à Libourne, le frère nous fait savoir que le « colis est bien arrivé »



Ghislaine

Moïse

Louise

Frédéric

L'épicière

Sur la place du marché, carré de goudron entouré de commerces divers au pied des maisons blanches, à l'ombre des halles, il y avait naguère une petite épicerie, un genre de capharnaüm plutôt. Devant la porte, assise sur une chaise basse, une matrone au noir chignon grillait patiemment le café dans un cylindre de tôle noire, prolongé d'une manivelle. Enfants, nous nous arrêtions souvent devant ce manège d'où s'échappait une odeur capable d'embaumer la place entière.

Si la forte femme n'est plus, la petite épicerie est restée. Le commerce sommeille mais l'épicière, elle, est bien éveillée. Si bien même que le soir, sur les marches de la tête de cochon, elle alimente les plaisanteries plus ou moins grivoises. Pensez ! L'épicière a un amant et cet amant c'est... l'Allemand qu'elle héberge. Pour le séduire elle lui a donné une chambre au fond du logis ce qui oblige l'heureux homme à passer par celle de sa logeuse...

Sur les marches, le soir :

- Dites mesdames, on ne peut pas tolérer ça. Je propose que nous allions remplacer l'occupant.

- Essaies un peu pour voir !...

Et le rire l'emporte sur l'indignation.

Chaque jour je vais à la boulangerie et c'est en sortant de la boutique que je la vois, juste en face :

Adossé au mur blanc, elle m'apparaît, superbe, dans une longue robe de satin bleu pâle, ses longs cheveux noirs en vagues sur les épaules. Insolente, elle fume une cigarette

allemande.

Le frère

Eva, c'est mon amie, elle habite juste en face de l'école. Tout est petit ici, la maison, le couloir, les pièces, les tables, les objets, et la maman aussi. Tout à l'air tendre, joyeux, comme une maison de poupée. Permission accordée de rester un moment avec elle après la classe. Sa mère prépare de délicieux goûters. Nous mangeons même du pain de mie !

- « Où prend-t-elle tout ça ? », se demande maman.

Eva a un grand frère. Nous l'admirons beaucoup puisqu'il est grand, beau, blond avec un regard bleu ; en plus, il chante si bien qu'on le demande aux veillées et aux mariages. C'est le jeune premier de Ste Hermine, les filles en raffolent naturellement. Mais nous, il nous intimide. Quand il passe dans l'étroit couloir, on dirait un géant, tant il occupe tout l'espace ; en passant, il englobe d'un regard hautain la petite pièce chaude, sa mère et nous et jette un « Je sors » catégorique. La maman sourit.

Or il y eut ce fameux soir où ce jeune homme a bouleversé Ste Hermine. C'est un soir de fin d'été et sur les marches, fait inhabituel, on parle à voix basse, la consternation règne : La nouvelle a fait le tour de la ville en un clin d'œil : Klébert Abeille est parti s'engager dans la L.V.F¹

- Non, pas possible !

¹ La L.V.F.: C'est la légion des volontaires français qui se sont engagés au côté des Allemands pour combattre les bolchéviques. Ils ont formé la fameuse division « Charlemagne » qui a été décimée sur le front de Russie.

Pauvres parents ! Mais, au fait, que sait-on d'eux ? On ne voit jamais le père qui chine pour vendre des tissus ...

Tard dans la nuit les chuchotements se sont éteints après mille suppositions.

Eva est toujours mon amie mais je ne vais plus chez elle... C'est elle qui vient. On fabrique des ceintures sur des tresses de coton, en cousant dessus des pièces de monnaie, celles qui ont un trou au milieu, ce sont des centimes. C'est très joli, à notre avis !

Et son frère, qu'est-il devenu ?

J'ai cru longtemps que son frère était mort dans la division Charlemagne, sur le front de Russie Mais pas du tout, on s'était trompé de sigle !!! Beaucoup moins tragique, beaucoup moins téméraire et beaucoup moins romanesque, il s'était engagé seulement dans un mouvement de collaboration, le R.N.P. « Le rassemblement national populaire » et, de retour chez lui, héros pragmatique, il avait fait du marché noir !

A la libération il fera quelques mois de prison et deviendra pour un temps, le chantre de l'église...

Juin 1941 –Joachim Blaske part pour le front de Russie, convaincu qu'Hitler court à sa perte :

- « Envoyez de vos nouvelles quand vous en serez revenu » dit papa pour le consoler.

Domage que ce garçon soit dans l'armée allemande.

La carte postale est arrivée longtemps après, en 1956.

Le 18 octobre 1941, Armand Giraud l'instituteur, est révoqué. Il est franc-maçon.

Luçon est en zone interdite. Ne circule pas qui veut dans cette zone, mais les collégiens dont je suis ont sans doute un ausweis permanent.

Le petit train départemental que nous prenons toutes les semaines suit la route et doit s'arrêter pour souffler un brin dans la côte de St. Jean de Beugné. S'il y a des soldats dans le wagon, nous les filles, on se tasse sur la plateforme arrière, et nous chantons à tue-tête le tube du moment : Lili Marlène.

Il fait froid cet hiver mais pas question de mettre des chaussettes, les filles portent de courtes socquettes qui montent à peine au-dessus de la cheville.

Au collège, chaque matin, on chante, debout, « Maréchal, nous voilà ! » avant de commencer les cours.

La radio anglaise est difficile à capter, un brouillage rend l'audition difficile. On l'écoute debout, l'oreille tout près du haut-parleur, après avoir fermé les portes.

« Radio- Paris ment,

Radio-Paris ment,

Radio-Paris est allemand »

Ce refrain qu'elle diffuse, les enfants le chantent en sourdine, sans les paroles.

- Taisez-vous ! disent les grandes personnes.

La voix caractéristique de Robert Schumann passe à travers le brouillage : -« Honneur et Patrie. Ici Londres, les

Français parlent aux Français

Nous avons perdu une bataille, nous n'avons pas perdu la guerre... »

Avec la construction du mur de l'Atlantique il devient très difficile de se procurer des matériaux, le ciment surtout.

Crois-tu que ta mère pourrait faire du beurre ? X m'a promis du ciment si je peux lui en avoir une livre.

Grand-mère a fait du beurre, exceptionnellement et le ciment est arrivé. « Toujours ça que les Boches n'auront pas ! », dit-elle pour s'excuser.

Elle ne veut pas qu'on l'accuse de faire du marché noir, grand-mère !

Poste de radio à peu près semblable à celui sur lequel nous écoutions « La France libre » sur les antennes de la B.B.C. de Londres.



1942

L'avance allemande continue

Avril – Tournant de la guerre : 1^{er} raid américain sur

Tokyo

Mai – Les Russes percent le front allemand

*7 juin – Le port de l'étoile jaune est obligatoire pour les
juifs*

*17 juillet – Rafle massive des juifs, plus de 13000 dont
4115 enfants au vel' d'hiv par 4700 policiers français aux
ordres de Vichy*

25 août – Les Allemands assiègent Stalingrad

8 novembre - Les alliés débarquent en Afrique du nord

27 novembre – La flotte française se saborde à Toulon.

Notre épicerie préférée est tout en haut de Ste Hermine, sur la place Clemenceau. Le père Dupond grand homme sec est un épicier épatant. Malgré les restrictions, les tickets, les surveillances multiples, on trouve un peu de presque tout chez lui et surtout, il est possible de parler ici à cœur ouvert, à mi-voix, naturellement.

Jour mémorable :

Nous allions partir et nous étions sur le pas de la porte quand ils ont traversé la place : Un petit groupe serré, une étoile jaune au revers de la veste.

- C'est obligatoire pour les juifs, maintenant.

- Et le gouvernement de Vichy se prête à ça, Quelle honte!



7 février 1942 (zone occupée seulement):

1. Interdiction pour les Juifs d'être hors de leurs logements entre 20 heures et 6 heures du matin.
2. Interdiction pour les Juifs de changer de lieu de leur résidence actuelle.

29 mai 1942 (zone occupée seulement) :

1. Il est interdit aux Juifs, dès l'âge de 6 ans révolus, de paraître en public sans porter l'étoile juive.
2. L'étoile juive est une étoile à six pointes ayant les dimensions de la paume d'une main et les contours noirs. Elle est en tissu jaune et porte, en caractères noirs, l'inscription "JUIF". Elle devra être portée bien visiblement sur le côté gauche de la poitrine, solidement cousue sur le vêtement.

1943

Janvier- Défaite des Allemands à Stalingrad, avance russe
Septembre – Débarquement des alliés en Italie et en
Corse

8 septembre - Reddition de l'Italie

Décembre – Les Français en Italie centrale

En Vendée

Réquisition de la main d'œuvre pour le mur de
l'Atlantique

Recrutement pour le Service du travail obligatoire en
Allemagne : le STO. Beaucoup de réfractaires

Les mouvements de résistance s'organisent

Juin juillet août - Parachutages d'armes

Août – Arrestation d'Auguste Péchereau à la Roche sur
Yon au café de la paix, lieu de rendez-vous des
réfractaires au STO

Août septembre – Arrestations des résistants.

Novembre – Expulsion des juifs de la zone côtière.

Depuis la rafle des juifs au vélodrome d'hiver en juillet 1942, l'étoile du maréchal est bien ternie, même auprès de ses partisans.

En ce printemps 1943, il est devenu peu crédible et c'est de Gaulle qui depuis Londres rend l'espoir à beaucoup de Français.

IV

La Résistance

Hiver 1942-1943

Tout en haut de la grand-rue, à l'angle la place Clemenceau, la boulangerie Roger a besoin de réparations. Papa y travaille quand un inconnu, qui le regardait depuis un moment, l'aborde et sans ambages lui dit : « Avez-vous peur de mourir ? »

- non

- Je suis le commandant David et je cherche des hommes capables d'entrer en résistance contre les Allemands. Moquais sera des nôtres.

Là-dessus, l'inconnu s'en va. Papa continue son travail comme après une conversation anodine- Des officiers allemands logent juste en face, il faut être discret.

Le père Moquais, la soixantaine, grand, fort, habite en face de notre jardin dit « d'en haut » pour ne pas le confondre avec le jardin « d'en bas » au bord de la Smagne.

Papa y a son dépôt de matériaux. Il y là aussi un bassin rectangulaire rempli d'eau au bord duquel je surveille chaque

jour le développement prodigieusement rapide d'une colonie de têtards.

Peu de jours après l'entrevue avec l'inconnu, Moquais aborde papa dès qu'il arrive :

- Il faut que je vous parle.

- Ce soir, à la maison.

Le soir même, des noms sont avancés. Chacun ira en trouver d'autres. Moquais est accompagné de son gendre, Léo Gourdon instituteur ; papa ira voir le menuisier Chatelier sur la place de l'église, et « Oger le peintre », notre voisin d'en face, qui enrôlera son frère Georges, « Oger le forgeron », rue de l'église. Ils seront six en tout. Moquais cite des noms de personnes engagées à St. Hilaire des loges, à Luçon, mais il ne connaît pas la hiérarchie ni même le nom du réseau. Il sait seulement que c'est Armand Giraud qui organise la Résistance chez nous.

C'est Giraud qui a été chargé de choisir un terrain pour les parachutages.

Armand Giraud.

C'est mon ami, disait grand-père. Tu parles, un politicard ! disait grand-mère. Tous sont morts, la controverse dure encore...

La Résistance, oui, mais comment ? Il s'agira pour le moment de recevoir et cacher des armes afin que les résistants puissent combattre, le moment venu. Nous apprendrons, après la guerre que les nombreux parachutages en Vendée

étaient (peut-être) une manœuvre anglaise destinée seulement à leurrer les Allemands, en leur faisant croire que le débarquement aurait lieu sur les plages de notre département...

Pour l'heure, il faut organiser aussi un autre groupe à la Chapelle Thémer.

Je revois encore la scène au Frêne. Grand-père enthousiaste, oublie qu'il a soixante deux ans et qu'il est malade. Il cherche qui pourrait se joindre à lui : Il ira trouver quelques-uns de ses amis : David, l'instituteur, Noël le voisin, Dreneau du Pouzac et son fils, les frères Manceau au bourg de la Chapelle.

Tous de gauche, naturellement.

Printemps 1943

Les groupes (mains) sont organisés. On sait que « La France Libre » sur Radio-Londres diffusera les messages annonçant les parachutages. Les chefs de main sont avertis deux jours à l'avance

Pour Ste Hermine le message est : « La tristesse et la peur leur étaient inconnus ». Le message passe avant les informations du soir de la BBC et doit repasser, – sans aucune altération- une deuxième fois, après ces informations. S'il ne repasse pas, ou si un seul mot a été changé il n'y aura pas de parachutage.

A Ste Hermine, ils auront lieu les 15 juin et 19 juin.

A la Chapelle Thémer les 22 et 24 juillet

Le 15 juin, papa qui est le « chef de main » pour Ste Hermine a été averti : Il y aura un message personnel ce soir. Penchés sur le poste de radio, au plus près du haut parleur, nous avons capté le message, malgré le brouillage, avant et après l'émission du soir de la BBC.

Donc, parachutage ce soir. Papa prévient son équipe mais la plupart ont écouté la radio ! Ils partiront à pied, par petits groupes comme pour une promenade. Le terrain choisi est à deux kilomètres environ dans la plaine qui domine Ste Hermine, au-delà du cimetière. Au passage, ils emmèneront une remorque appartenant à monsieur Guiart, le marchand de vin.

« Les parachutages avaient lieu les soirs de pleine lune. Sur place, ils balisaient le terrain avec leurs lampes de poche et indiquaient la direction du vent avec trois lampes rouges alignées : L'avion devait envoyer ses containers contre le vent.

Lorsqu'ils entendaient l'avion, ils se signalaient en faisant la première lettre du deuxième mot du message, en morse. »

L'avions tournait plusieurs fois puis lâchait ses parachutes : petits parachutes en soie pour les appareils de transmission, grands parachutes pour les armes. Des containers cylindriques, descendaient environ deux à trois tonnes d'armes à chaque parachutage. Il fallait alors aller très vite pour charger tout cela, plier les parachutes, ne pas laisser de trace...en silence.

Puis il fallait transporter le tout jusqu'à la cache préparée.

A Ste Hermine les armes ont d'abord été déposées chez le père Moquais, sous un hangar mais papa pense qu'ils sont très mal placés là. Il propose de les enterrer dans le bassin de notre jardin, en face. L'eau évacuée, le bassin sec, la nuit, ils ont transporté les armes à trois, pendant que maman faisait le guet. Ils ont étalé les parachutes par-dessus et versé une épaisse couche de sable sur le tout. Ils ont alors fermé le bassin par une dalle de béton.

Et les containers ? Pour rire, parce qu'il a très peur de la mort, on propose de les mettre au cimetière dans le caveau du notaire, maître Coutant, vide pour l'instant.

- Vous n'allez pas lui faire ça !

- mais non ! Il en mourrait !

Donc les containers vont aller au fond du puits du cimetière. Horreur ! En tombant au fond dans le silence de la nuit ils font un bruit à réveiller les morts !

Ce quinze juin, papa avait oublié sa veste sur le terrain. Il est retourné la chercher. L'aube pointait...

22 juillet : « Pompeusement paré comme au soir de leur mort » ; le message est passé deux fois. Il y a donc parachutage ce soir à la Chapelle Thémer.

Au Frêne on s'apprête, l'équipe de Ste Hermine vient d'arriver, mais il y a ici quelqu'un que l'on tient à l'écart. C'est mon oncle Louis, le mal aimé de son père et de sa sœur qui ne lui pardonnent pas d'avoir d'autres idées que les leurs. Ainsi, enfant n'ai-je jamais vu mon grand-père adresser la parole à son fils et j'ai toujours

entendu ma mère critiquer sévèrement ce dernier ; avais-je fait une bêtise, la pire gifle était la menace suivante :

« Ah ! tu seras comme ton oncle ! » Terrifiante prophétie, car mon imagination ne savait où s'arrêter... Cependant il habitait là, prenait ses repas avec nous, participait aux travaux quand cela était nécessaire... .

- On lui propose ou pas ? demande maman.

- Comme tu veux répond grand-père.

Ma mère va le trouver dans la « vieille maison » où il dort et travaille. Il est seul ce soir-là.

- Je dois réfléchir dit-il. Il est marié depuis peu et sa femme attend un enfant.

Viendra, viendra pas ? La nuit est tombée, les autres sont partis ; grand-mère et moi, nous attendons derrière la vitre...

De longues minutes passent et soudain, il arrive en courant. Grand-mère relève un coin de son tablier et s'essuie furtivement les yeux... .Et moi, j'ai quatorze ans, et je ne vois plus tout à fait les grandes personnes comme il y a peu. Le voyant passer, je comprends subitement pourquoi il court sur ce chemin.

Louis, court avant tout pour rompre le vieux mur de silence derrière lequel il est enfermé depuis tant d'années, il court car en aucun cas il ne pourra supporter l'épaisseur de silence supplémentaire dont on l'accablerait s'il n'y allait pas...

Louis ne sait pas de quel prix il devra payer ce

désir de reconnaissance. Il a trente neuf ans, un amour malheureux la tenu célibataire longtemps. Il vient enfin d'atteindre peut-être le bonheur, une femme, un enfant à naître...

Les armes ce soir-là seront transportées au Pouzac chez Dreneau.

24 juillet 1943. Un deuxième parachutage a lieu à la Chapelle. Ce soir-là, un peu après le bourg de Thiré, maman fait une chute de vélo. Une voiture allemande arrive...

- Tous dans le fossé ! L'heure du couvre-feu est passée, il ne doit y avoir personne sur les routes.

La voiture a les phares peints en noir, avec juste une fente claire ce qui oblige le conducteur à regarder attentivement devant lui... il n'a rien vu !

Les armes sont emportées au Frêne par un chemin de traverse. Là, elles sont enfouies sous le hangar aux bambous ; un épais lit de feuilles sèches recouvre le sol.

La cache est sommaire. C'est l'ami Duret, le maquignon, qui, pour grand-père, les transportera en plein jour, dans sa charrette à cheval, jusqu'à « Raynouard », petite ferme abandonnée auprès d'un ruisseau, sur la route de la Caillère.

29 juillet ? Date oubliée. Un troisième

parachutage est annoncé à la Chapelle.

La gestapo dit-on est sur les dents, des rumeurs préoccupantes circulent... La petite troupe est fébrile. Grand-mère et moi devons rester à la maison.

- vous vous couchez maintenant commande maman. S' « Ils » venaient, ils vous trouveraient endormies.

Dans la fièvre du moment personne ne pense que nous ferions d'excellents otages ! Nous regagnons donc sagement notre chambre et sommes bien vite enfouies chacune dans notre haut lit de plumes. Cependant, grand-mère est très inquiète car le « gros faquin », collaborateur notoire de la Chapelle semble avoir repéré les résistants. Elle a donc décidé d'aller surveiller les alentours.

- couchons-nous. Quand ta mère viendra te dire bonsoir, fais semblant de dormir, moi, je vais ronfler.

Chose dite, chose faite ; Un ronflement sonore emplît bientôt la pièce... Quand ils ont disparu, en hâte on s'habille et nous voilà parties ! Sur la route les sabots de grand-mère claquent trop fort sur le goudron, elle va marcher sur ses chaussons de laine.

Le champ que nous visons est juste en face du lieu de parachutage, de l'autre côté de la route et légèrement en surplomb. De là, rien ne devrait nous échapper. Les blés sont coupés et les gerbes mises en « treizelères » : (les gerbes, par groupe de treize, sont entassées en croix, ce qui ménage quatre creux

triangulaires dans chaque tas .haut d'un mètre cinquante environ).

Nous choisissons celui qui nous paraît le mieux placé pour notre observation... Nous y voilà ! Ca pique un peu mais nous sommes bien cachées dans ces nids d'ombre ; la lune argente les chaumes, autour du champ, rien ne bouge dans l'ombre noire des buissons. A part le bruissement de la paille et le fourmillement ténu de la terre tout est silencieux.

Enfin, le vrombissement d'un avion au loin...

- Et si c'était un allemand ?

Le voici ; il passe une fois, une deuxième et ... disparaît ; Le silence...Quelque minutes d'attente encore mais il ne revient pas. Attentives, nous surveillons les alentours : Nulle ombre ne sort des buissons.

Soulagées, il faut partir sans perdre de temps ; Il faudra faire semblant de dormir au retour des « grandes personnes ».

Quand même ! Bien que rassurées, nous sommes très déçues : On aurait bien voulu les voir, ces parachutes !

Que s'était-il passé ? Nous saurons peu après, qu'en effet, la gestapo était en alerte. Sans doute, le pilote avait-il été averti au dernier moment.

mardi 31 juillet 1943 :

Évènement terrible à la tête de la Résistance : le général Jouffrault alias Jaquier, est arrêté à Bordeaux.

C'est lui qui, avec Giraud avait choisi les terrains de parachutage chez nous.

Première semaine d'août 1943 :

Robert Bonnaud, résistant de Fontenay-le-Comte arrive à la maison nous annoncer les arrestations d'autres membres du réseau, à Poitiers. Il serait prudent de prendre le large mais c'est difficile de croire à la catastrophe. La plupart préfèrent attendre et voir venir...A la maison, on n'est pas de cet avis : les armes sont chez nous, c'est doublement dangereux de rester.

Mademoiselle Martineau, chez qui je loge à Luçon est chez nous pour quelques jours. Elle propose d'aller avec papa et moi chez les Barraud, ses voisins, libraires place du Petit Booth : Ils ne sont pas collaborateurs. Comme ils sont à la Faute pour les vacances, nous y partons tous les trois. Là-bas nous logerons à l'hôtel.

Trois jours plus tard, le 11 août,

A Ste- Hermine, lors d'un enterrement, maman est au cimetière quand la nouvelle arrive et se répand instantanément dans le cortège : Elie Oger, notre voisin vient d'être arrêté. Il est franc-maçon, peut-être est-ce pour cela ?

Le lendemain matin, le 12, maman va au jardin pour voir si tout va bien du côté des armes. En arrivant, madame Moquais hurle sur la route, son mari vient d'être arrêté. Armand Giraud aussi. Ce dernier a tenté de se

suicider.

Plus question de tergiverser. En hâte elle prend de l'argent pour le porter à papa : Les Moquais ont des amis dans les Pyrénées, il pourrait y aller... A la gare, le train pour l'Aiguillon vient de partir. Elle s'en va donc à bicyclette : Au passage, grosse frayeur avant Ste Gemme lorsque quatre Allemands la dépassent... Arrivée juste à temps à la gare du port de Luçon, elle saute dans le train pour l'Aiguillon.

Nous sommes à la plage, une dizaine d'enfants, en train de jouer à la Bougie sous la garde de la grand-mère Barraud, lorsque maman arrive. Il faut attendre papa parti chez le coiffeur où il pense apprendre les dernières nouvelles. Conciliabules sous la tente : les Barraud ont des parents boulangers, monsieur et madame Calais, place Zola à Nantes, ils pourront certainement nous héberger quelques jours...

Chez le coiffeur, papa a appris que tout le groupe de Luçon vient d'être arrêté. Il décide alors de partir immédiatement, à vélo. Il faut éviter les routes, il suivra donc la voie de chemin de fer Nantes-Bordeaux. Arrivé à la Bretonnière, il se faufile dans la petite gare et prend le train de Nantes.

Arrivé chez les Calais, il explique qu'il vient de la part des Barraud mais n'ose pas tout dire : Il prétend être un réfractaire du STO. Le lendemain, rassuré sur leurs opinions, il avoue la vérité.

Nous, nous regagnons Ste Hermine. Peut être les arrestations sont elles terminées et puis dans la grande valise il n'y a qu'une robe et un maillot de bain et maman n'a que très peu d'argent. Il est indispensable de passer à la maison avant de fuir.



Donc le petit train nous ramène à Ste Hermine mais à la gare, plusieurs personnes sont assemblées. Prudentes, elles s'écartent de nous... Seuls, viennent vers nous le meilleur ouvrier de papa, René Marbeuf et la patronne de l'hôtel voisin, dite « la

Marquise » :

- Arrêtez !....

- Des armes ont été découvertes chez vous, N'allez pas à la maison, elle est cernée par des Allemands en armes.

Maman nie, elle veut y aller quand même.

- Non, non, n'y allez pas ! Ils vous attendent ! Il y a un soldat à chaque porte et ils ont l'air vraiment menaçant.

Que faire alors ? Notre boucher, qui a un gazogène et un laissez-passer peut se déplacer. Il pourrait peut-être nous emmener à la gare de la Roche où nous prendrions le train de Nantes ? René Marbeuf va le lui demander.

- « Elles sont dans la merde, qu'elles y restent ! »
répond monsieur Rallet le boucher.

Maman hésite car elle sait qu'avec si peu d'argent nous n'irons pas loin, mais moi je me représente très distinctement les soldats en armes devant la maison alors je la tire et enfin, je la force à remonter dans le train.

Nous sommes partis ! Le contrôleur, un très jeune homme assis en face de nous, nous observe, ou plutôt on s'observe mutuellement...

Qu'allons-nous faire ? Au point où nous en sommes on ne risque rien de lui demander de l'aide. Quelques minutes plus tard, c'est fait. Pas de réponse. Il s'assied en silence puis s'en va faire le tour des wagons. C'est bien long.

Au retour, le voici qui vient à côté de nous. Oui, il va nous aider, voici comment : A la gare de l'Oie, le conducteur va garer le train tout au bout de la ligne : de là il nous mènera jusqu'au train de marchandises qui part aussitôt et sera à la Roche à temps pour nous permettre de prendre l'express de Nantes. Gentiment, Il nous donne son vin de noah et ses tickets de pain.

Les trains départementaux suivent les routes et avancent très lentement. Celui-ci nous paraît bien lent ! A la gare de Chantonay (?) montent quatre types en imperméable beige et chapeau mou. C'est la tenue de la gestapo, du moins celle que nous connaissons.

Soudain un revolver tombe de la poche de l'un d'eux, il le ramasse prestement. Maman n'a rien vu, elle a les yeux rivés sur la route où peut apparaître à tout moment une voiture allemande lancée à nos trousses.

- Viens sur la plate-forme, dis-je.

- C'est la gestapo ! Qu'allons-nous faire ? Descendre, mais que ferons-nous ensuite ? Non, impossible, on continue. Après tout, ce sont peut-être des gens qui fuient eux aussi et qui se cachent sous cet accoutrement ? on s'assied à nouveau. Eux se taisent, pesamment.

L'Oie, enfin ! Les voyageurs sont descendus et nos quatre individus aussi. Le train repart doucement jusqu'au bout de la ligne. Notre ami nous conduit alors jusqu'au train de marchandises.

- Je vais vous cacher dans le wagon postal, c'est un petit wagon alors parfois, les Allemands ne le vérifient pas.

A peine sommes-nous installées que la patrouille arrive. Nous sommes coincées entre les sacs postaux, ils sont lourds, impossible de les déplacer pour se cacher derrière. Dehors les ordres brefs se succèdent. A chacun, une porte claque. Très vite ils se rapprochent. Les voici. Nous sommes parfaitement immobiles.

Et... ils passent devant le wagon postal, sans s'arrêter ! Le train part aussitôt.

Arrivées à la Roche sur Yon, nous attendons dans notre wagon. L'express ne devrait pas tarder.

Enfin nous l'entendons arriver en gare. Un cheminot doit nous apporter nos billets, viendra-t-il ?

Le voici.

- Attention ! Les Allemands vous cherchent. Ils font un barrage dans la gare, à l'entrée du quai.

Sans doute leur avait-on signalé notre présence dans le petit train de Ste Hermine...

Le cheminot nous conduit à travers les rails jusqu'au quai. A cause du barrage, les arrivants ne peuvent sortir ce qui crée un embouteillage monstre. Nous en profitons pour longer les wagons et grimpons dans l'express par la première porte rencontrée. Prêt à partir, il est bondé.

Fermeture des portes... Ouf ! mais que va-t-il se passer quand le contrôleur va passer vérifier les cartes d'identité, ce qui est obligatoire ?

Sans doute la consigne avait-elle été donnée car il n'y a pas eu de contrôle dans notre wagon.

Nantes, il fait nuit. Pas de contrôle à la sortie de la gare.

« Ils » ne peuvent pas penser que nous ayons pu prendre l'express.

- La place Zola s'il vous plaît ?

On a beau demander, personne ne semble connaître la place Zola. Nous sommes bien inquiètes quand enfin un ouvrier propose de nous y emmener. Justement c'est son chemin. Il prend la grande valise sur son épaule.

- pas lourde votre valise, dit-il.

La ville est chaude et toute noire, pourtant, près

du château, au coin de la rue de Strasbourg, une lumière rose traverse la vitre d'un grand café. Filles blondes et Allemands y dansent.

C'est loin, la place Zola ? On n'en finit pas de marcher, et nous ne sommes pas trop rassurées car notre guide est bien silencieux. Enfin, au bout d'un long moment il nous apprend qu'il connaît les gens chez qui nous allons. Ça va mieux.

En arrivant place Zola, la boulangerie est fermée, il faut passer par derrière, c'est la cour. La porte s'ouvre, Papa est là. !

Pas d'hésitation ils vont nous héberger. Je remarque une jeune fille .Elle s'appelle Germaine.

Chez les Calais, il passe beaucoup de monde, nous ne pourrons pas y rester longtemps. Mais d'abord il faudrait de faux papiers d'identité. Parmi les clients de la boulangerie le commissaire de police, monsieur Chupin ne semble pas être à la solde de Vichy. Mme Calais sonde le terrain dès le lendemain de notre arrivée, quand il vient chercher son pain.

Tout de suite d'accord, il vient le soir même pour mettre au point une nouvelle identité. Il faudra être originaire d'une ville sinistrée, dont toutes les archives sont détruites, il faudra garder la première lettre de notre nom parce que, en signant, on l'écrit machinalement...Donc, nous serons de Lorient qui a été rasée entièrement par les bombardements alliés, et nous nous appelleront Guillon. Pour la photo, maman va

changer de coiffure et se faire tendre en rousse. Trois jours plus tard, nous sommes Jules, Madeleine et Gisele Guillon. Maman est née le Cloarec et papa tenait un commerce place... à Lorient.

Le commissaire a préparé les cartes d'identité et aussi les cartes d'alimentation.

31416 SÉRIE

PRÉFECTURE DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

CARTE D'IDENTITÉ

Nom : *Cloarec*

Prénoms : *Madeleine*

Née le : *7 août*

à : *Lorient*

Département : *56*

Donnée le : *7*

Signature : *Madeleine Cloarec*

Nez : *nez*

Forme générale du visage : *ovale*

Teint : *rose*



LA LOIRE-INFÉRIEURE

N° 464 J3

DEPART...
COMMUNE NANTES
RUE et N°
NOM Guillon
PRÉNOM Jules
PROFESSION
NATIONALITÉ f. oc Sexe f.
DATE 1^{er} Avril 1901
COMMUNE
DÉPART...
Délivrée le :
par la Mairie de NANTES
SIGNATURE DU MAIRE

C N° 3. 136 C

DOMICILE DÉPART... Loire Inf.
COMMUNE Donges
RUE et N°
NOM Guillon
PRÉNOMS Jules, Robert
PROFESSION manoeuvre
NATIONALITÉ f. oc Sexe M
NAISSANCE DATE 1^{er} Mai 1901
COMMUNE St. Nazaire
DÉPART... Loire Inf.
Délivrée le : 8 Avril 1944
par la Mairie de Donges
SIGNATURE DU MAIRE

CARTES INDIVIDUELLE D'ALIMENTATION TITRE CT

C C

Imprudence :

Germaine veut aller en ville et m'emmener. Je ne demande pas mieux.

- Est-ce bien prudent ?

- Pensez-vous ! Avec le monde qu'il y a, rien à craindre !

Mais si, justement : Nous descendions la rue Crébillon, elle la montait... Nous nous sommes tout à fait reconnues. Elle m'a souri.

Or, elle, c'est madame... réfugiée à Ste Hermine. On dit que ce sont des espions allemands. Enfin, ce n'est qu'une rumeur... Pas la peine de s'alarmer outre mesure.

Au club de gym, monsieur Calais soigne son apparence et fréquente un certain Rousseau. C'est un homme qui n'a pas froid aux yeux. Mis au courant de notre situation, il va nous aider. La semaine ne s'est pas écoulée qu'il a tout arrangé : Les Ravous à la ferme de la Durantière vont abriter papa. Il a trouvé un panier de colporteur en osier. Il va l'attacher à son vélo pour l'emmener là-bas.

Le lendemain, dans la cour bien fermée, papa monte dans le panier profond mais, plié au maximum, il a beau se tasser là-dedans, le couvercle ne ferme pas ! Entre-ouvert, ça ira quand même en le tenant bien afin qu'il ne s'ouvre pas davantage. Rire et inquiétude se mêlent car la Durantière est à plus de trois kms et l'attelage devra passer devant plusieurs postes de contrôle

tenus par les allemands.

- « On passera, ne vous inquiétez pas ! lance Rousseau en partant.

Et nous ? Notre hôtesse a lâché que notre présence chez elle lui est une belle épine dans le pied ! C'est encore Rousseau qui va trouver la solution : Sa femme est pharmacienne à Chantenay. Absente toute la journée, il faut quelqu'un à la maison : le personnel comprend une femme de chambre, la cuisinière et un jardinier sous l'œil vigilant de sa belle-mère.

- Accepteriez-vous de remplacer la femme de chambre ? Naturellement madame Rousseau sera au courant.

- Pourquoi pas ? On n'a pas le choix ! Maman paie notre pension à madame Calais : 2500 francs .et nous partons.

Comme maman interroge madame Calais sur cet homme providentiel, elle nous rapporte ce qu'en disent les petites bourgeoises nantaises :

Au mieux, c'est un aventurier, opportuniste, assez futé pour avoir épousé une pharmacienne, ce qui lui assure un train de vie confortable. Voyez-vous, on ne lui a jamais vu de situation stable...Un physique de baroudeur. Un œil de verre lui donne, quand il le veut, un air assez redoutable.

Les dames qui pensent le séduire, elles sont nombreuses, paraît-il, sont bien dépitées quand il leur lance ce regard-là. Il ne s'en prive pas d'ailleurs car il sait

bien ce qu'elles racontent ...

Naturellement, si Rousseau aimait l'aventure, il n'était pas pour autant ce qu'elles en disaient.

Sa femme aussi, qui a l'air doux et effacé, est très loin d'être une stupide petite bourgeoise comme voudraient le faire croire ses charmantes amies...

Chez Rousseau

A l'angle de la rue de la Bastille et de la rue de Toutes-Joies, nous sommes dans le quartier bourgeois de Nantes. En entrant la maison m'éblouit : Dès le hall c'est comme au cinéma !

C'est la mère qui nous reçoit ; Petite, menue, de noir vêtue, sévère, sans un sourire, Elle nous accueille ... comme des domestiques...Habitée à être la maîtresse, maman réalise subitement l'horreur de notre condition. Elle pleure.

- Qu'avez-vous à pleurer ?

- Je pense à tout ce que j'ai perdu.

- Il y en d'autres qui ont perdu plus que vous !

Et, aussitôt :

- Venez, je vais vous montrer votre travail...

Quel ton !

Pourrons-nous rester ? On se le demande avec angoisse. Quelle bonne-femme !

Nous devons commencer par visiter la maison.

Dans le hall, deux portes à deux battants face à face, ouvrent, l'une, sur un salon moderne et cossu gris

et vieux-rose ; le vaste canapé au fond, les fauteuils profonds, les lampadaires, les tables basses ou hautes, le tapis, tout semble attendre quelque dame en robe du soir. L'autre porte, donne sur la salle à manger, pièce sombre, lourde de meubles bretons. Elle communique avec la vaste cuisine ripolinée de beige.

- Vous verrez la cuisinière demain matin, c'est son jour de congé.

Au fond du hall, l'appartement de madame mère et l'escalier, à droite diverses pièces de service et l'escalier de la cave.

Au premier étage, malgré le dragon qui nous conduit, l'émerveillement (pour moi) continue. Quatre grandes chambres : Chacune a sa couleur dominante, des meubles modernes en palissandre ou en acajou. Toutes ont un cabinet de toilette ; sur les coiffeuses, de multiples flacons étincellent.

Le soir, Rousseau nous présente à sa femme. Très gentille, elle rassure maman qui pleure.

- Ne vous formalisez pas, ma mère ne connaît pas votre situation, nous préférons ne rien lui dire.

Après deux ou trois jours, ayant vu qu'elle n'avait rien à apprendre à maman la « reine mère » comme l'appelle son gendre, s'est calmée. Nous avons même passé de bons moments car les Rousseau n'oubliaient pas pourquoi nous étions là. La cuisinière était une perle. Nous n'avions jamais rien mangé d'aussi bon que le turbot sauce hollandaise et sa tarte aux raisins !

C'est maman qui sert à table, c'est le plus éprouvant. Un soir de grande réception, l'hôtesse reçoit en robe du soir :

On fête le « bâtonnat » de son beau-frère l'avocat Guinaudeau. (Aujourd'hui une rue de Nantes porte son nom en hommage à son action lors de la prise des cinquante otages fusillés par les Allemands en représailles de la mort du lieutenant-colonel Karl Hotz, abattu par les résistants en octobre 1941.)

- Pourriez-vous annoncer « Madame est servie » demande Mme Rousseau.

- Excusez-moi je ne pourrai pas.

- Ca ne fait rien, ne vous inquiétez pas, répond-elle.

Notre chambre est au second. Pas de luxe ici, mais on y est bien. A côté, dans le grenier sont entassées des piles de revues, dont une spécialement magnifique : « Plaisir de France », Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Il y a des revues pour la gente masculine aussi, revues romantiques qui surprendraient bien un collégien d'aujourd'hui ! Nous lisons tout cela, naturellement.

16 septembre 1943

Bombardement de Nantes.

Il y a des amis à la maison. A table hier soir tout le monde « bouffait du curé » allègrement.

Aujourd'hui la sirène insiste, lugubrement. C'est sérieux, on descend à la cave. Bruit caractéristique des

forteresses volantes... A la porte, Rousseau, chronomètre en main, tente d'évaluer la distance à laquelle les bombes vont tomber.

C'est ainsi qu'il nous rassure.

« Je vous salue marie, pleine de grâce... ». Nos bouffeurs de curé d'hier ont sorti leur chapelet et récitent leur prière, en chœur, à mon grand étonnement.

23 septembre 1943

Nouveau bombardement.

Nous sommes allées voir papa à la Durantière. De là on domine la ville et nous voyons distinctement les forteresses volantes briller dans le soleil. Elles volent à dix mille mètres d'altitude et lâchent leurs grappes de bombes, semblables à de gros œufs qui descendent en pluie sur la ville.

Contrairement aux Anglais qui, avec leurs « mosquitos », foncent très bas sur leur objectif et l'atteignent sans coup férir, les Américains, de cette hauteur, arrosent la ville entière et ne réussissent pas forcément leur coup.

Donc, après ces deux bombardements, la ville est en grande partie détruite, plus de 1500 morts, 2500 blessés... Les Rousseaux font leurs bagages ; Ils vont se réfugier à Segré chez leur cuisinière.

Et nous, qu'allons-nous faire ?

Oradour sur Glane, c'est une idée : nous y avons des parents éloignés mais pour y aller il faut passer par

Luçon. Papa ne veut pas. (Heureusement, massacre de toute la population d'Oradour le 10 juin 1944 par une division SS. Un seul survivant).

De toute façon un grave problème se pose : nous n'avons plus d'argent. Alors, que faire ?

A la Durantière, les Ravous sont eux aussi en grande difficulté : Complètement désemparés après de graves ennuis familiaux qui leur ont fait quitter la Normandie, complètement démunis et complètement ignorants du métier de fermier !

Depuis qu'il est là, papa, atterré par leur découragement, leur a insufflé un peu d'énergie, mais comment ces gens-là pourraient-ils nous accueillir ?



Hôpital Hôtel-Dieu - 1943.



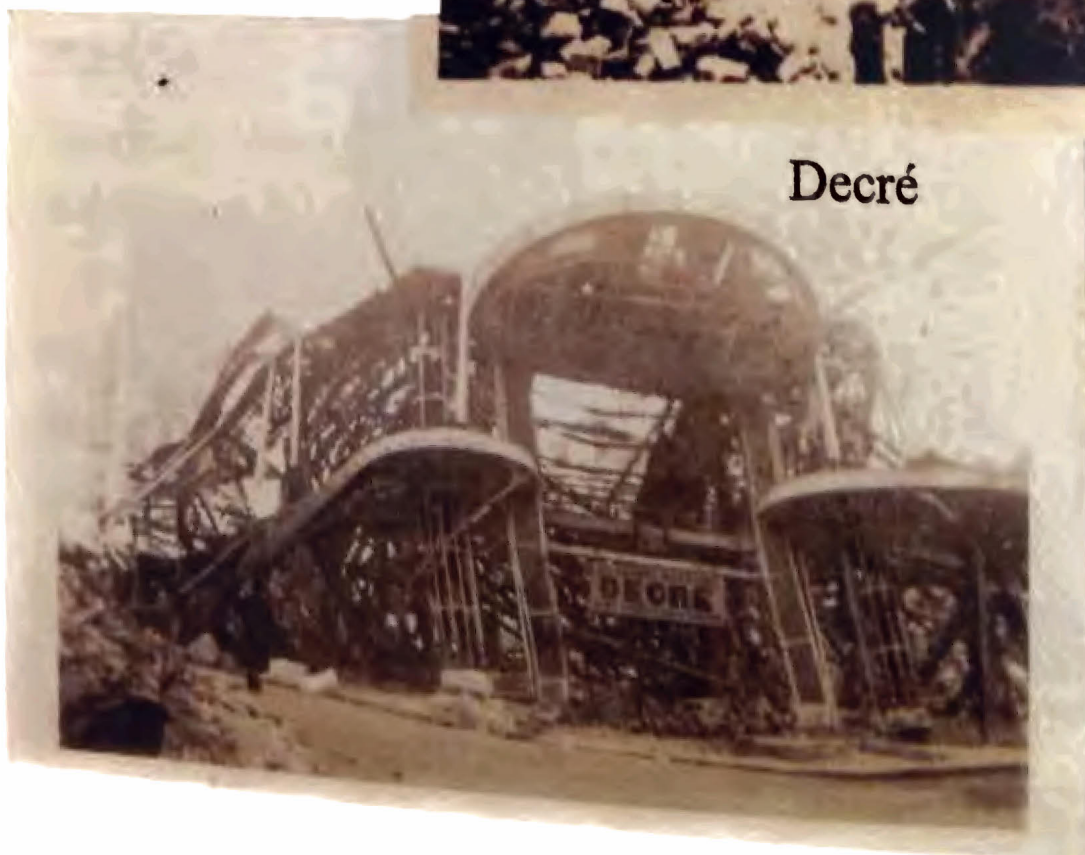
Place Royale

Nantes

**Après le
23 septembre
1943**



Centre



Decré

La clandestinité

La Durantière

A la Durantière, la famille Ravous va déménager pour une ferme plus grande ; en attendant, malgré leur dénuement, pour nous secourir et sans doute pour garder papa qui leur est précieux, ils proposent gentiment de nous garder tous les trois à la ferme. Il y a déjà trois enfants : Fernande de mon âge, fille de madame Ravous, Jacques, douze ans, Maryvonne cinq ans, enfants du couple. Nous serons huit dans peu d'espace. On se serrera un peu, voilà tout !

Nous y resteront jusqu'à la Toussaint.

La Durantière n'a pas dû changer depuis des siècles !

Gros murs, toute petite et unique fenêtre, grosses poutres noircies et sol terre battue vallonnée de bosses et de creux, murs autrefois blancs. La fumée, la crasse, le temps ont revêtu l'ensemble d'une ombre indéfinissable.

Les bandes de papier collant pendues au plafond bas ne suffisent pas, loin de là, à éliminer les nuées de mouches qui tournoient dans la pénombre. Nous

couchons sur de vieilles paillasses que papa vient de rafistoler. Des guenilles servent de draps.

Le soir, quelques nantais viennent chercher du lait. Parmi eux, maître Georget qui deviendra notre ami.

Le « père Ravous » plutôt grand, un peu maigre, un peu voûté, un air d'ironie désabusée au coin du sourire, essaie mollement d'être un paysan. La Durantière ne l'intéresse pas ; il attend d'être dans la grande ferme du Grand-Pré que Maître Georget a promis de lui louer. Monsieur Ravous n'est pas un paysan, il n'est là, essaie-t-il de croire, qu'en attendant de repartir d'un bon pied dans la vie.

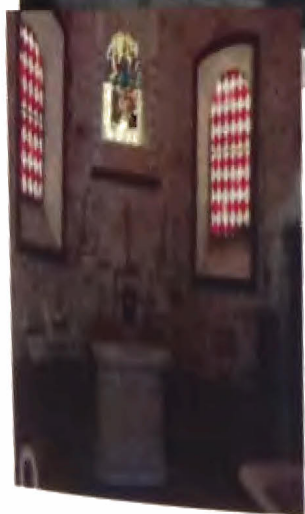
Un matin, arrivant de Segré, Rousseau, préoccupé de nous savoir complètement démunis, nous annonce qu'il s'en va à Ste Hermine. Il ira d'abord chez le coiffeur qu'il sera facile de faire parler, puis comme les Allemands ont certainement abandonné toute surveillance, il ira, en plein jour à la maison chercher l'argent disponible (heureusement papa avait juste été payé d'un travail important.).

Donc chez le coiffeur Gaborit, à St. Hermand, Rousseau va se faire couper les cheveux... La population est encore en émoi après les arrestations. Mes parents sont très mal jugés, quasiment la lie de la société ! Il est vrai qu'ici, pas un notable de droite ou de gauche ne vient cautionner les actes de ces voyous... Après le coiffeur, il traverse la ville et, délibérément, entre chez nous par la grande porte, prend l'argent disponible et

quelques habits de première nécessité. Il sort, ferme calmement la porte. Sans se presser, enfourche son vélo et va au Frêne rassurer grand'mère sur notre sort, mais il ne lui dit pas où nous sommes.

C'est exactement le genre de choses qu'il sait faire ! Nous sommes quand même bien contents de le revoir, mais il nous apprend la terrible nouvelle : le groupe de la Chapelle Thémer a été arrêté. Depuis le 21 septembre ils sont tous à Poitiers, à la prison de la Pierre-Levée. Grand- mère est seule avec sa belle-fille, encore sous le choc, le moral au plus bas, naturellement.

Octobre



Le dimanche, messe à la chapelle du château, de l'autre côté de la route. C'est le père Marbœuf qui officie. Son sermon ne laisse aucun doute sur ses sentiments. Ce n'est certainement pas un collaborateur. Comme nous sommes toujours sans vêtements pour l'hiver papa décide de lui demander son aide.

Tous deux mettent un système au point afin que nous puissions recevoir des colis : Tout d'abord, trouver quelqu'un de confiance chez nous qui

pourrait aider grand'mère à nous les faire parvenir sous un nom d'emprunt, à une adresse discrète à Nantes ; Ils choisissent pour papa le nom de « Roger Parent » et le curé s'arrange avec les sœurs d'un couvent qu'il connaît bien.

A la Chapelle Thémer, il y a peu, papa avait réparé le four du boulanger monsieur Rabreau ; au cours du travail un incident, connu d'eux seuls, était survenu. « Roger Parent » écrit donc à monsieur Rabreau et, pour se faire reconnaître il lui mentionne l'incident en question. Le boulanger comprend aussitôt : seul papa a pu écrire cette lettre.

Il se précipite au Frêne, cette lettre va rassurer Mathilde.

A partir de cette date grand-mère va aller à Ste Hermine plusieurs fois, en charrette à cheval. A la maison elle enlève tout ce qu'elle peut puis fait des colis adressés monsieur Roger Parent au couvent de ... à Nantes. C'est monsieur Rabreau qui les emporte à la gare de Chantonay. A Nantes c'est monsieur Georget qui va les chercher au couvent et nous les apporte sur son portebagage.

Tandis que les Allemands reculent sur le front de Russie, dans l'horreur d'une guerre sans merci, la Résistance française apparaît comme une vraie menace aussi la gestapo multiplie-t-elle ses activités. Elle est maintenant assistée par la milice française aux ordres de Pierre Laval, dévoué à Hitler. Les « terroristes » sont

pourchassés sans répit et les arrestations se succèdent.

A la Durantière le plus simple est de faire sa toilette au puits dans la cour, il est abrité du vent par le « pailler » encore tout entier en cette fin d'été. Ce jour-là il fait beau, le soleil dore la paille et creuse entre les brins, des milliers de trous d'ombre. On est bien, là.

J'ai donc accroché un miroir à la poulie du puits et tournant le dos à la rue, je fais un champoing quand je vois dans la glace deux individus trop reconnaissables. Ils sont arrêtés, me regardent et discutent sur la route. Quelques mètres et le buisson bas nous sépare. Que font-ils là ? Instant de panique. Fuir en longeant le pailler, peut-être ? Finalement, non. Ne pas bouger. Eux n'en finissent pas de parler... Un moment passe, interminable. Enfin ils reprennent leur marche... Vont-ils entrer dans la cour ? Non, ils continuent. Je cours alors à la maison. :



ALEXANDRE MARBŒUF

MISSIONNAIRE DIOCÉSAIN

Chef de Bataillon d'Infanterie de Réserve
Légion d'honneur - Croix de guerre 39-45

Né à Montbert, le 10 Juillet 1899

Rappelé à Dieu le 29 Juillet 1954.

Tous sont massés derrière la petite fenêtre, à surveiller.

- vous les avez vus ?

- Vous croyez qu'ils sont là pour nous ?

-

- ils sont peut-être bien ici pour le père Marbœuf ?

Possible en effet, car du petit autel, le père Marbœuf ne prend plus guère de précautions pour dire ce

qu'il pense. Nous restons sur le qui-vive pendant quelques jours ; rien ne se produit.

Toussaint 1943

Nous déménageons pour aller au Grand-Pré, à Donges.

Papa et Jacques sont partis longtemps avant le jour avec le troupeau. On suit un peu plus tard. Dans la charrette à bœufs où ils ont entassé les meubles on loge Maryvonne. Le père Ravous conduit l'attelage, et nous les femmes, suivons derrière.

Quarante Kilomètres : Un vrai jour de Toussaint, de pluie et de vent. Il pleut sur la route, il pleut encore lorsque nous arrivons enfin. La nuit est tombée depuis longtemps. Comme le chemin de la ferme est complètement détrempé, nous sommes obligés de passer par le Blordier, petite maison qui abrite des réfugiés, ce sont les Somogyi.

Nous arrêtons la charrette sous leur hangar. Il pleut vraiment très fort, et maintenant que nous sommes arrêtés, nous avons froid, trempés de la tête aux pieds depuis des heures.

La porte de la maison s'ouvre :

- Combien êtes-vous ?

- huit !

La porte se referme. Grosse déception car en plus, nous avons très faim !

Il faut se résigner et traverser la grande prairie

qui nous sépare de la ferme, mais comme il pleut !...la lampe tempête ballotée par le vent et la marche incertaine du père Ravous qui la porte, réussit à peine à nous éclairer. Nous titubons sur le sol spongieux. Notre aspect est tellement lamentable qu'on ne peut s'empêcher d'en rire. Peut-être bien aussi que nous sommes un peu souûls avec toute cette eau !

Papa et Jacques ont eu le temps de parquer les bêtes à l'étable. Il faudra coucher dans la laiterie. Papa a commencé à boucher les petites ouvertures avec du foin mais le vent passe sous les ardoises. Dans un angle de la pièce un tas de foin monte presque à mi-hauteur. Irrésistible ! Juste le temps d'enlever nos vêtements trempés, on y plonge et l'on s'endort.... Comme les fermiers occupent encore la maison, nous allons rester dans la laiterie une dizaine de jours. Bizarrement, il ne m'en reste aucun souvenir.

Le Grand-Pré

Quarante hectares de prairies le long de la Loire en font une ferme d'élevage, principalement, s'y ajoutent quelques champs plus éloignés du fleuve. En ce mois de novembre de froid, de faim et de pluie, elle nous paraît pourtant bien belle cette ferme, les bâtiments sont grands et beaux. Au bout des prés la Loire miroite à travers les roseaux.

L'habitation fait suite à la laiterie, sous le même toit. Au rez -de -haussée, une vaste salle, rectangle très

allongé au plafond haut et sol de terre battue. On entre par une porte pleine, percée dans le mur le plus long, au Sud. A un mètre de la porte une petite fenêtre à la profonde embrasure. En face les mêmes ouvertures donnent sur un espace en contrebas large de quelques mètres, bordé par l'écurie. A gauche, une grande cheminée occupe le mur du fond. A droite, derrière l'escalier qui monte à l'étage, un renfoncement sombre et une chambre

Le toit d'ardoise est assez haut et pentu pour loger à l'étage deux petites chambres et le grenier à foin

11 novembre.

Enfin ! On emménage. Georget vient nous aider.



Lits de bois et paillasses ne posent pas de problème, mais de sa vie passée, monsieur Ravous a hérité de quelques beaux meubles : deux immenses armoires normandes très lourdes, une maie, une longue table et deux longs bancs où l'on s'entasse aisément à douze ou quinze personnes....

Ravous a maintenant cinquante ans ; Il est l'enfant terrible d'une famille normande plus ou moins aristocratique. Le meilleur moment de sa vie date de la première guerre mondiale quand, à vingt ans, il tenait le

« manche à balai » de quelque coucou, au-dessus des lignes allemandes...

Une vie agitée après la guerre, un divorce gagné grâce à maître Georget, un ami de sa famille... Pas d'argent et pas de métier naturellement. La terre offre un débouché noble pour un « fils de famille » aussi compte-t-il sur le Grand-Pré pour retrouver un statut social conforme à ses aspirations, sans grande conviction toutefois.

Aujourd'hui, madame Ravous est une ancienne cuisinière, volumineuse, rouge, coléreuse et travailleuse, « tout-à-fait peuple ».

Donc, on emménage : les deux grandes armoires sont calées sur le sol inégal. Derrière, il reste un espace obscur où vont coucher les Ravous et Maryvonne. Jacques couchera dans la chambre du rez-de-chaussée mais on la laissera aux Georget quand ils viendront..

Mes parents auront la chambre à côté du grenier. Fernande et moi la petite pièce carrelée de terre cuite, de l'autre côté de l'escalier.

Avant de repartir, Georget donne dix mille francs pour acheter dix vaches laitières.

Un très beau cadeau car il sait bien que Ravous ne s'en tirera pas sans aide.

Maître Adolphe Georget est un homme extraordinaire. Blond, grand, maigre, un peu voûté, une classe certaine. C'est l'avoué le plus réputé de toute la

région. Noble, riche de surcroît, il pourrait être arrogant mais il est bien au-dessus de cela. On ne peut parler de lui sans avoir l'air d'en rajouter !

C'était en tous cas, un ami incomparable. A son enterrement, à Nantes, l'église St. Nicolas était trop petite et surtout, chacun pleurait.

C'est l'hiver, la saison du temps libre : Papa répare la cheminée qui fume, et tout ce qui est plus ou moins cassé, maman et moi entraînon Fernande et sa mère dans un récurage en règle. Tout est lavé, poncé, astiqué, les armoires sont magnifiques.

A cette saison, l'espace entre la maison et l'étable n'est plus qu'un large fossé où l'on s'enfonce dans la boue (on dit ici la gadoue) jusqu'aux mollets. Quand ce sera enfin sec papa construira un passage de béton entre les deux bâtiments.

De Novembre 1943 au mois de septembre 1944 nous allons vivre au Grand-Pré. Nous sommes neuf personnes avec le garçon de ferme, Etienne.



Fernande est une blonde placide ; nous partageons les mille futilités indispensables aux filles de notre âge comme les bigoudis en fil électrique et surtout, on aime chanter en chœur. Notre morceau préféré est la barcarolle des comtes d'Hoffman On

s'exerce à deux voix dans la prairie devant la Loire. Un vrai plaisir !

Jacques ressemble à son père ; Cœur tendre, il joue les durs et s'exerce à prendre un air revenu de tout... Quant à Maryvonne, c'est la favorite de sa mère, alors on aime assez la faire enrager. Elle a bon caractère, heureusement, et puis elle n'a pas six ans.

Il faut le dire, la présence de mes parents a beaucoup aidé le père Ravous à mettre la ferme sur pied. Tout seul il n'y serait pas parvenu je crois. Il y a ici de superbes revues « la vie à la campagne ». Il les avait bien lues mais les saisons s'enchaînent et n'attendent pas.

Ainsi, un certain jour, devant la porte, à la saison des plantations des pommes de terre :

- Voyons, nous avons eu la bonne idée d'acheter ... kilos de semence ; chaque pied de pommes de terre va donner ... kilos, ça va nous faire ... kilos pour l'année.dit le père Ravous qui a bien lu ce qui se rapporte à ce tubercule.

- J'ai une autre bonne idée, dit mon père

- Oui ?

- Si on les plantait ? Savez-vous qu'il est plus que temps !

Tous les deux rient. :

-Allons-y !

Moi, ordre de maman, je dois rester en dehors des travaux de la ferme le plus possible, car il faut faire

ma quatrième par correspondance. Ca m'embête plutôt !

Ailleurs il y avait la barbarie nazie qui torturait, qui massacrait, qui exterminait... Mais nous ne le savions pas. Comment imaginer ?

Ici, nous étions dans une situation bien précaire et pourtant à ma grande confusion, presque un remord, ce fût une année des plus heureuses pour moi.

Le bonheur de vivre, cette année-là, venait de ce commencement d'adolescence : quinze ans bientôt !

Etrange année où tout, les gens et les choses, prenait, comme par enchantement, une autre couleur.

Mais ce bonheur simple venait surtout du climat de la famille. D'abord, la famille Ravous était unie, prenait la vie avec philosophie ; pas de disputes entre les époux et les enfants jouissaient d'une certaine liberté. Et surtout, est - ce à leur contact ou à cause de la situation où nous étions - l'atmosphère de notre famille avait complètement changé.

Jusqu'à cette époque j'avais entendu quasiment chaque jour ma mère se plaindre et déclarer qu'elle allait divorcer. « Mon père était le pire des hommes, elle était la plus malheureuse des femmes. Sans moi, elle serait déjà partie... »

Chaque dimanche, mon père, heureux de se reposer, commençait la journée en chantant, mais vers dix heures, inmanquablement, l'orage éclatait et quel

furieux orage !...Cela finissait en larmes et terrible inquiétude pour moi. Et voilà que soudain, tout cela n'existait plus ! Je n'étais plus l'unique soutien de ma pauvre maman, le seul fil qui la retenait et mon père si décrié était apprécié de tous...

La vie était soudain devenue merveilleusement légère ! Et puis nous étions là quatre enfants ce qui était beaucoup plus gai que d'être un enfant unique.

Le Blordier



Nous allons chaque jour d'une maison à l'autre aussi le Blordier, est-il inséparable du Grand-Pré.

Du Grand-Pré, il suffit de traverser la prairie dite « la Grande Gagnerie » pour arriver au Blordier. C'était une toute petite maison abandonnée dont Jules Somogyi a fait un refuge habitable. Sa femme, dite Mogyie, l'a rendu très accueillant.

La boue n'y entre pas : on met ses chaussons avant d'entrer.

Au Grand-Pré, lorsqu'il est question de nos voisins, on peut entendre ce dialogue souvent répété entre femmes :

- ...Mais enfin, elle n'a rien dans la tête cette

Germaine ! Chanter du matin au soir en ce moment ! A son âge !...

- Pas étonnant, avec le mari qu'elle a !...

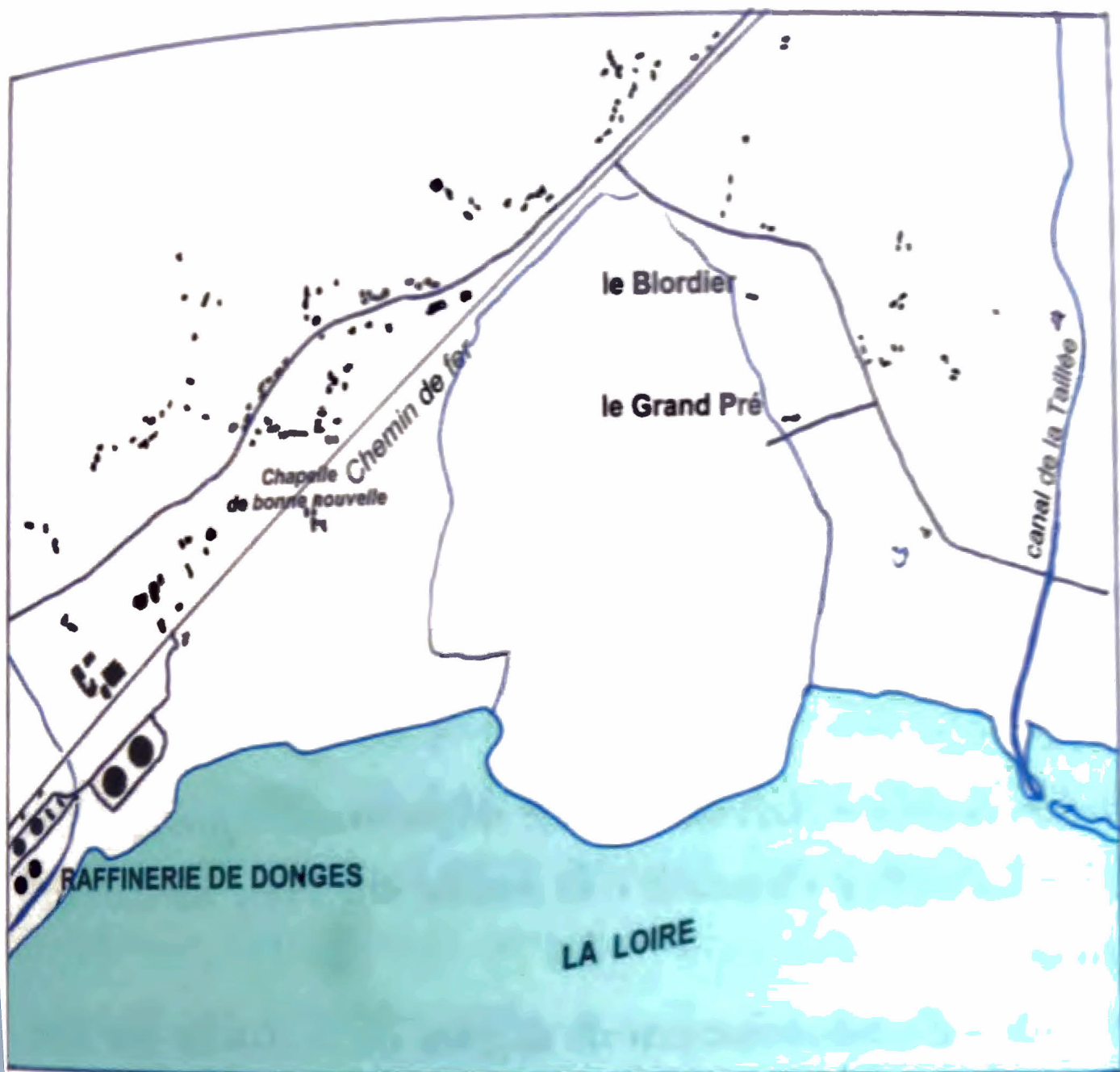
Ce mari-là ? Il descend des monts Somogy en Hongrie. Passé par la haute école militaire de son pays, arrivé en France avant la guerre, il est aujourd'hui ingénieur à la raffinerie. Il est très grand, souvent un sourire narquois aux lèvres mais ce qui frappe surtout c'est son autorité naturelle ; il paraît maîtriser sans effort n'importe quelle situation. Sans doute est-ce pour cela que les hommes éprouvent pour lui une sorte de sympathie respectueuse ? Autre caractéristique, c'est un « mari modèle » ce qui fait soupirer les dames.

Et Mogyie ? Elle est une méridionale, petite et bien en chair, douée d'un heureux caractère et d'un léger accent. Mais être la femme d'un tel mari l'occupe à plein temps ! Il y faut la maison toujours impeccable, accueillante, la cuisine hongroise jamais ratée et la maîtresse de maison toujours bien habillée, maquillée, coiffée, parfumée ...

Aussi Mogyie a-t-elle acquis un savoir-faire remarquable. Elle fait tout cela sans effort, mais, en effet, « elle n'a que cela à faire »...

Donc, Mogyie rit et chante : Elle est le repos du guerrier, en somme.

Elle apprend l'espagnol en même temps que moi.



1944

27 janvier - Leningrad libérée (après 16 mois de combats acharnés.)

4 juin - Les Américains à Rome

6 juin - Débarquement en Normandie

25 août - Paris libéré

28 août - Les alliés prennent Toulon et Marseille

8 septembre - Les alliés rentrent en Belgique

23 novembre Strasbourg libéré

16 décembre - Contre-attaque des divisions de panzers dans les Ardennes

En Vendée

janvier- février - Arrestation de 46 personnes juives

avril - La milice s'installe à la Roche sur Yon, au café de la paix

4-5 août - Bombardement de la gare de la Roche sur Yon

15 août - Bataille navale au large de Brétignolles sur mer

17 août - Les Allemands attaquent le maquis de Mervent

27 août - L'Ile d'Yeu libérée

28 août - Les Sables d'Olonne libérés

17 septembre - La Vendée libérée. Nouveau préfet : Léon Martin

Création d'un comité départemental de libération.

Entre Lorient, St. Nazaire Nantes, la guerre ne se laisse pas oublier à Donges : Trop d'objectifs militaires attirent ici les avions alliés. Il ne se passe guère de jours

sans qu'un bombardement n'allume des incendies à l'horizon et parfois tout près, mais la vie continue.

Les jours au Grand-Pré,

Hiver 1943 – 44

Les veillées sont les grandes distractions de l'hiver. Nous allons à tour de rôle dans chaque maison. Les jeunes gens dansent tandis que les parents bavardent ou s'occupent de quelque façon. Les veillées au Blordier sont plus calmes car les Somogyi n'ont pas d'enfants. Ravous et Somogyi jouent aux échecs, les autres font des parties de « lexicon » sorte de scrabble.

Visite au Frêne

On s'inquiète pour grand-mère. Ravous décide d'aller lui donner de nos nouvelles. Je ne me souviens que du retour : il nous avait rassurés. Sur le porte-bagage de son vélo, Il rapportait un jambon.

Avant Noël, les oies :

En allant conduire les vaches au pré, on longeait une ancienne carrière remplie d'eau ; les Allemands se tenaient en haut d'un petit poste d'observation tandis que dans le creux, sur l'eau, nageaient trois oies qu'ils avaient récoltées, volées ou achetées. Ces volatils nous faisait fort envie ! Il y en avait bien deux au Grand-Pré mais elles étaient destinées à être vendues. Après bien des conciliabules une tactique fut arrêtée. Donc, un matin, papa et Jacques, en allant conduire le troupeau s'arrêtent près de la clôture et la coupent subrepticement ; ils

amènent alors auprès de la brèche les deux oies du Grand-Pré et un tas de grain. Comme prévu, entraînées par la curiosité et la gourmandise, les oies du bassin viennent rendre visite aux nôtres. Aussitôt prises, plumées, vidées, suspendues à la poutre du cellier. Hélas ! Toby le chien qui a faim lui aussi en mange une !

Il en reste deux. Les bonnes oies !...La première, nous la mangeons le jour de Noël avec nos voisins les Somogyi. C'est le père Ravous qui découpe, à table. Madame Somogyi chante l'air du Toréador.

La seconde sera mangée au premier de l'an avec les Georget. Jacques du haut de ses treize ans entonne à pleine voix la chanson la plus paillardes qu'il ait pu trouver et la compagnie reprend en chœur, maître Georget compris.

Le pain

Nous ne sommes pas affamés puisque nous sommes à la campagne mais nous avons toujours faim ! Pas assez d'argent pour acheter ce qui manque, il faut vivre sur les produits de la ferme et « les restrictions » ne sont pas un vain mot. Le pain surtout manque à papa. La ration autorisée est de 250gr. par jour, ce qui est le tiers de ce qu'il consommait avant guerre. Et puis la farine mélangée au son fait un pain noir peu apprécié des amateurs.

Fort heureusement il y a le blé noir.

Le blé noir

Le blé noir n'est pas taxé aussi est-il la base de

notre alimentation. La farine se fait à la ferme dans un casse-grains manuel puis elle est tamisée à la main également.

La première bouillie de blé noir ! Peut-on vraiment manger cette chose ? Dans l'assiette deux grosses louches d'une bouillie grise très épaisse, on fait un trou au milieu et dans ce trou on pose du beurre ; vous prenez alors une cuillerée de bouillie que vous passez dans le beurre qui fond à son contact et...vous mangez. Première bouillie, non pas possible ! deuxième, troisième, ça ne va guère mieux mais on a faim, et à part un œuf de temps en temps, il n'y a rien d'autre ! donc on se met à aimer ça et même à le trouver bon. Il est vrai que la mère Ravous, en bonne normande, fait un beurre doux délicieux.

Parfois, délayé avec du « petit lait » le blé noir devient galettes Elles cuisent sur une grande *galetière*, dans la vaste cheminée.

Le café

Pas de café mais chacun a sa recette, racine de chicorée grillée, souvent. Au Grand-Pré, on prépare un litre de chicorée à la fois. Refroidie, on en met un peu dans le lait chaud, ça donne un goût de noisette. Après la guerre, papa ne boira plus que cela le matin.

Jules Somogyi, lui, à la soirée en rentrant de la raffinerie, cultive des pois lupins. Grillé, cela fait un breuvage assez bon.

Un colis

Georget a rapporté du couvent de Nantes le dernier colis de grand-mère. Elle y a mis une paire de draps ; madame Ravous qui couche toujours dans ses guenilles, les trouve trop gros !

L'inondation

Mes parents ont soigneusement rangé l'argent rapporté par Rousseau dans une boîte en fer. Cet argent devra nous conduire jusqu'à la fin de la guerre. Le coffre-fort sera un trou creusé dans le sol près de la maison. Dans ce trou ils mettent aussi le petit cahier rouge sur lequel ils inscrivent leurs prélèvements, dont les prêts successifs qu'ils font aux Ravous pour acheter les semences notamment. Or, lors d'une marée, nous avons été inondés, le coffre-fort aussi ! Le cahier rouge avait déteint mais il était encore lisible, quant aux billets, ils sont restés secs dans leur boîte. Finalement tout le monde a ri, la mère Ravous un peu plus fort que les autres.

Passage de Rousseau

Il passe très souvent car il va à la base sous-marine de St. Nazaire. Il y relève des plans et l'activité des Allemands qu'il fait parvenir aux Anglais. C'est un espionnage risqué, la base est bien surveillée...

Ce-jour là nous sommes au puits, Fernande et moi. Il fait froid, on gèle mais on se fait un champoing car ce soir il y a veillée : il faut se faire belles... Rousseau sur son vélo, met pied à terre en nous voyant et nous fait remarquer, goguenard, notre nez rouge et nos joues

vertes. S'étant bien moqué de nous, d'un coup de pédale, il repart vers son dangereux travail en riant aux éclats.

- Quel type, ce Rousseau !

Fin 1943

La bataille de Leningrad fait rage. Nous n'en saurions rien si Somogyi n'avait fabriqué un poste à galène.

Magique ! Vous déplacez imperceptiblement une pointe d'épingle sur la pierre noire et soudain, vous captez radio Londres. Au Blordier, sur une carte de l'Europe un fil rouge relie des épingles qui se déplacent au fur et à mesure des opérations. En janvier 1944, le fil passe à l'Ouest de Leningrad : les Allemands ont abandonné la place. Chacun pense que désormais Hitler va perdre la guerre.

1944

Une visite,

Un jour de février Rousseau amène un invité de marque : Hervé Bazin, l'écrivain. Monsieur Ravous, flatté, s'isole avec lui pour lui parler d'agriculture ou de la Brière qu'il connaît bien peu ! Fernande et moi avons regardé ce monsieur avec curiosité, mais je ne me souviens que de ses lunettes cerclées d'or...

Février, c'est le moment de tuer le cochon. Vers dix heures les boudins sont cuits. Il y en a quatre par

personne. A midi il n'en restera plus !

Echange de savoir-faire : maman donne sa recette de boudins blancs et la mère Ravous lui apprend à faire la sauce normande à base de crème fraîche. Chez nous on mangera désormais les flageolets à la crème.

Mars, mon anniversaire

Fernande et mon amie Thérèse avaient organisé une surprise. Tous nos amis étaient là.

Ils sont venus tous ensemble, chacun avec un cadeau. J'étais très émue et mes parents aussi. Depuis notre arrivée, tous les gens du voisinage avaient été gentils avec nous, compatissants envers ces réfugiés que nous étions.

Avril.

Le jardin anglais

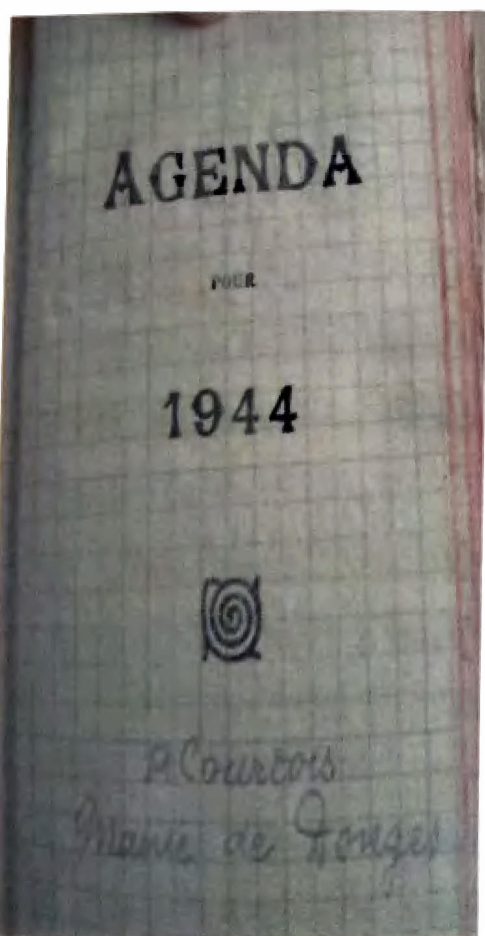
Le père Ravous décide de créer un jardin anglais devant la maison : Il y a là un carré de terrain surélevé et plan qui fera très bien l'affaire. Habité d'une ardeur nouvelle il a tracé, bêché, semé, arrosé.

En mai les parterres d'œillets d'Inde sont fleuris, il y transporte deux fauteuils en rotin et coiffé d'un chapeau de paille à large bord, il s'assied. Ca y est, le rêve a pris forme : c'est un vrai gentleman-farmer ainsi, assis dans son jardin anglais. Oui, bien sûr la terre n'est pas à lui, mais Georget n'a pas tellement besoin du fermage et tant pis si la mère Ravous a emprunté à mes parents une

grosse somme qu'elle ne pourra jamais rembourser. C'est ainsi qu'il reçoit Georget le dimanche. Tous deux discutent comme deux vieux amis.

Nous autres, on n'entre pas dans le jardin anglais mais Fernande et moi avons demandé à Etienne de nous fabriquer des jardinières pour les petites fenêtres. Nous y avons semé des capucines. Bientôt nos fleurs répondent aux œillets d'Inde du jardin, ça nous paraît très beau !

Depuis Mars, il ne se passe pas de jour sans passage d'avions, alertes, bombardements, tirs de D.CA, explosions plus ou moins proches de nous mais pour ces événements je vais laisser la parole au « carnet noir » :



C'est le carnet d'un homme, le secrétaire de mairie de Donges, monsieur Courtois, qui relatait les événements au jour le jour sur un petit agenda. En voici quelques extraits :

8 mai carnet noir

Bombardement alentours :

« A trois heures je suis éveillé par avions (8 à 10) qui passent assez bas. Je les prends pour des allemands. Quelques minutes après,

fortes détonations. Me lève .

Vers Nantes, plus près, tir de DCA et je pense d'abord à fusées lumineuses puis je m'aperçois que ce sont bombes incendiaires qui tombent, blanches et jaunes. Très beau clair de lune. Peut-être Couéron, le Pellerin, Château-Bougon, Bouguenais ??

2 ou 3 avions beaucoup plus haut semble-t-il passent au-dessus vers le Sud puis filent à l'Est.

Projecteurs de Donges et St. Nazaire les suivent longtemps mais pas de tir. A leur suite feu d'artifice qui avait diminué reprend de plus belle. Toutefois la DCA pas très nourrie. Très grosses et très nettes détonations des bombes. Effet de souffle ébranle tout. A 3h.30 ça tire encore un peu. La fin de l'alerte sonne à Savenay. A 3h35 c'est fini.

Plus tard, vers 5 heures.... »

28 mai carnet noir

Passages de bombardiers :

Vers 1h25 avions passent et m'éveillent, puis vois leurs. Me lève.. Avions vont vers le Sud puis remontent la Loire vers l'Est. Donges et St. Nazaire tiennent l'avion dans leurs projecteurs. 5 ou 6 salves. Déjà fusées direction Château-Bougon. Nantes tire. Nouvelles fusées sur Nantes, plus à l'est. Feu nourri de DCA puis distingue nettement chasseurs, 1 ou 2 passent et repassent au S.E.

D'autres bombardiers arrivent à l'Est mais semble pas qu'il y ait combat avec chasseurs.

Vers 2h.30 c'est la fin, un moment du moins. Une vingtaine de bombardiers passent au-dessus en s'en allant.

Quelques projecteurs de Donges et St. Nazaire. Pas de tir. On n'entend plus de chasseurs. »

Première semaine de juin :

Visite inattendue.

Dans la cour, un homme s'avance, en civil, bien habillé, seul. Qui est-ce ?

Eh ! bien, c'est Louis Ouvrard, un cousin de grand-père, beau parleur, veuf et ancien chef de gare. Mais comment est-il là ?

Grandes démonstrations de tendresse. « Ah ! Comme il est content de nous voir. Ah ! mes enfants » ! Toutes ces démonstrations venant d'un homme qui nous connaît peu semblent bien bizarres. Comment est-il là, d'abord ?

Un discours ponctué de soupirs nous apprend qu'il a suivi la filière des colis : le boulanger Rabreau, le couvent de Nantes, mais ensuite ? On ne saura pas. Quels mensonges a-t-il trouvés pour convaincre les sœurs du couvent de le renseigner ? Pourquoi a-t-il fait toutes ces démarches ?

-Ah ! mes chers enfants, je voulais vous apprendre moi-même qu'Aristide est mort. Il est mort en Allemagne. Et puis je voulais vous parler d'un projet au sujet de Mathilde.

Elle est bien seule maintenant, elle est en danger. Il faudrait qu'elle change de nom. Ce serait mieux pour elle, alors j'ai pensé que je pourrais l'épouser. Je voulais

vous en parler d'abord, naturellement.

- Comment ? Où avez-vous la tête ? explose maman.

- Vous n'y pensez pas ! Elle ne risque plus rien d'ailleurs. Monsieur Ravous l'a vue en décembre, elle a un bon employé et se tire d'affaire toute seule. Il est tout à fait inutile qu'elle change de nom.

Qu'a-t-il donc derrière la tête ? Pourquoi veut-il épouser grand'mère ?

- Pour son argent pardi ! Il pourrait bien vouloir se débarrasser de nous par la même occasion dit maman qui est dans une colère noire.

Petite fille, j'ai vu souvent ce bonhomme au Frêne, je crois qu'il admire grand'mère depuis très longtemps ; peut-être veut-il seulement profiter de l'occasion ? Quand même, va-t-il nous dénoncer ?

Papa très inquiet le reconduit à Savenay.

-« C'est bien d'être venu nous voir, mais vous ne devez le dire à personne. Je suis obligé de signaler votre présence ici aux résistants. Ils vont vous surveiller, ce serait très dangereux pour vous de parler »

L'a-t-il cru ? Pas sûr, il n'est pas idiot le cousin Ouvrard.

Plus tard, à Ste Hermine nous apprendrons que le soir même de son retour, il était allé trouver le commandant de gendarmerie, monsieur Lepape, et lui avait dit où nous étions...

Il faut partir, c'est plus prudent.

Nous allons dire au revoir aux voisins. Madame Halgand, la mère de Thérèse, nous fait rapidement une livre de beurre. Un précieux cadeau !

Toutes nos affaires tiennent dans un sac d'engrais attaché sur le vélo que papa enfourche. Il va aller à Nort-sur-Erdre. Arrivé là, il s'arrête chez le notaire pour louer une maison. Dans la salle d'attente trône un grand portrait du maréchal Pétain. Bon ! Ce n'est pas ici qu'il faut chercher... Il se risque chez un collègue qui lui apprend la grande nouvelle : **Les alliés ont débarqué en Normandie !**

Tandis que papa se rendait à Nort-sur-Erdre, le père Ravous nous emmenait, maman et moi, en charrette à Savenay par la petite route de Lavaud. Nous devions y rencontrer papa mais à quelques kilomètres, toutes les routes étaient coupées. Sans doute un événement grave s'était-il produit ? Il fallait retourner.

En arrivant au Grand-Pré, la mère Ravous est folle de joie : les alliés ont débarqué dans son pays, à Ste Mère l'Eglise.

Papa rentre le lendemain après avoir dormi dans une ferme.

Juin : Carnet noir

14 juin. Les trains sont totalement arrêtés

16 juin. Plus de pain nulle part.

Mardi 27 juin

Bombardement du camp et de la gare de Savenay.

A 17h ;30 alerte. Au même instant des avions passent assez bas au Nord, filant vers l'Est.

20h30 alerte. Les avions passent bas. Pense d'abord que ce sont des allemands mais reviennent par-dessus puis tournent vers Savenay et reviennent. Toujours bas mais pas rase-motte. Sont 2 ou 3 groupes de 4 à 5. Impossible savoir car les premiers sont déjà revenus quand les derniers passent. Peut-être 10 ou 12. Peux pas voir s'ils ont cocarde mais on distingue grands traits sur les ailes et le fuselage.

2 cyclistes qui passaient s'arrêtent complètement affolés. La Mottai (DCA) tire quelques coups de temps en temps. Avions font 5 ou 6 tours de moins en moins grands semblant avoir le camp pour centre (virages sur l'aile, à toute allure, on dirait des hirondelles). Dans les derniers ils piquent très nettement mais seulement 1 à la fois, sur le camp ou la gare semble-t-il.

....Fumées commencent à monter vers le camp et plus loin vers la gare.

Avions s'en vont brusquement (9h30) comme on commence à entendre explosions à l'endroit où fumées. Sûrement dépôt ou train de munitions qui saute. Fumée noire par moments, lueurs qui montent comme feu d'artifice, jaunes, blanches, étoiles, comètes, 2 ou 3 soleils de feu d'artifice.... »-

Mercredi 28 juin

C'est bien un train de munitions garé près du camp qui a sauté. Il avait 11 wagons mais 7 ont été sauvés

Un train de fourrage en gare de Savenay : 2 ou 3 wagons auraient été incendiés. Des wagons d'essence auraient également été incendiés en gare de Bouvron. Pas de détails.

Printemps - été 1944

La vie reprend à la ferme. Fernande Jacques et moi sommes ravis de nous retrouver. C'est l'époque des foins. C'est aussi celle de bombardements de la base sous-marine de St. Nazaire.

Bombardements

Ce soir-là, au Grand-Pré, alertés par les tirs de la DCA, nous sortons dans la nuit. Surprise ! Nous sommes dans le noir mais devant nous, depuis l'horizon, le ciel n'est plus qu'une immense voûte fantastique, embrasée, rouge, zébrée par les éclairs de la DCA et les fusées éclairantes. Un immense feu d'artifice enflamme l'horizon, éclate en multiples couleurs, des fumées montent, semblables à de gigantesques feux de Bengale.

Un deuxième bombardement identique deux jours plus tard. La base sous-marine à peine entamée par les bombardements précédents qui ont détruit la ville depuis deux ans, ne souffre guère encore une fois.

L'abri

Les hommes décident de construire un abri car la raffinerie de pétrole si près de nous va sûrement être visée. Ils creusent une tranchée en zigzag sous la barge de foin. On y apporte deux chaises et quelques outils.

Les foins

On a fait les foins dans la prairie au bord de la Loire puis on s'est baignés. Il faut traverser les roseaux en enfonçant un peu les pieds dans la vase pour atteindre une eau plus profonde. C'était bien ! On n'a pas recommencé car deux contre-torpilleurs sont arrivés dans l'estuaire, juste en face du pré...



St. Nazaire bombardé



St. Nazaire bombardé



Imprudence mortelle,

Etienne, le garçon de ferme et l'un de ses camarades ont joué avec un engin éclairant tombé au sol. L'ami d'Etienne est mort. Nous avons bien de la peine à consoler celui-ci... Pauvres idiots ! dit le hameau unanime et consterné.

Le mariage

C'est le mariage de la sœur de Thérèse.

Pour essayer d'avoir une belle robe nous sommes allées à pied à Savenay. Miracle, on a trouvé de la dentelle rose et bleue. Mogyie va nous faire chacune une robe.

La veille tout le voisinage a plumé les volailles. Nous avons fait des roses en papier et décoré le hangar. La messe est dite dans la petite chapelle de Bonne Nouvelle à quelques kilomètres. Le cortège défile, à pied naturellement. Il fait beau.

Un vrai mariage à la campagne.

24 et 25 juillet

Bombardements de Donges

Le grondement sourd des avions nous a réveillés : une véritable armada est au-dessus de nos têtes, elle forme un nuage dense, si étendu qu'on le croirait immobile. Il n'y a pas d'erreur possible, la raffinerie va être bombardée. Premiers tirs de DCA, on se met rapidement à l'abri et là, malgré le plan en zigzag et le foin par-dessus, nous ressentons le souffle de bombes.

Un déluge de bombes s'est abattu sur la raffinerie

et les réservoirs de pétrole tout près de nous: Naturellement le bourg est anéanti mais l'usine n'a pas beaucoup souffert.

Etrangement mes souvenirs sont flous, je me souviens surtout du souffle puissant qui balayait notre abri à la vitesse de l'éclair, nous collait aux parois, nous laissant à chaque fois tout surpris de voir notre habitacle encore debout.

Je laisse la parole au carnet noir :

lundi 24 juillet 1944

1h.25. Réveillé par avions très nombreux au-dessus. CRx (?) commence à tirer. Donges, petites pièces. Les fusées lumineuses commencent à être lancées, de plus en plus, peut-être 50.....On rentre à l'abri.

Des bombes tombent, très nettes (sifflement et explosion). A 2 ou 3 reprises le souffle est très fort. La DCA réagit très faiblement. Lueurs d'incendie commencent à monter à Donges. Autres lueurs un peu partout à l'Ouest qui disparaissent vite. Ca dure 10 à 15 minutes puis les fusées s'éteignent et immédiatement les avions s'en vont vers le N.E. Doivent être au moins 150 à 200..... Les bombes à retardement sautent toute la nuit. Vers 2h.30 DCA au loin(Nantes) assez court. Le matin les incendies continuent . Fumée encore très forte.....Beaucoup de dégâts(1 jeune fille morte). Bombes à retardement partout. La mairie n'a pas trop souffert. La partie du bourg à l'est est inhabitable. Un pétrolier coulé. 9 morts, blessés. Arrivée sous- préfet, distribution de vivres aux sinistrés. »

Mardi 25 juillet

« De 1h30 à 2h50 comme la veille. On va à l'abri. Premières explosions. Peut-être encore plus de fusées lumineuses. Au début quelques plaquettes incendiaires semble-t-il. Réaction beaucoup plus vive de la DCA et on ne voit pas de chasseurs lancer des fusées vertes et rouges. Entends nettement les bombes encore. Incendie moins fort que la veille. Cette fois, Donges est complètement détruit, église, mairie, écoles, pompiers, incendie place St. Martin..

2 avions ont été abattus. Trouvé 6 aviateurs..... Le pilote, 19 ans, l'a échappé belle.

Fumée prend à la gorge, plus de rues, entonnoirs énormes, bombes à retardement qui sautent partout. 9 nouveaux morts.... »

7 août; bombe au Blordier

Cette après-midi-là nous sommes trois, à l'ombre du pommier derrière la maison, tranquilles. Soudain un avion ! Il descend en piqué, juste au-dessus de nous. On court s'aplatir le long du mur. Un crépitement de foudre énorme : Nous croyons que l'avion se casse. Une explosion suit . L'avion a disparu .

Dans le pré, reste un énorme entonnoir, rien d'autre. Somogyi a appris à la raffinerie qu'une bombe était tombée au Blordier. Il arrive, à bride abattue sur son vélo. Nous voyant indemnes, il nous demande où nous nous sommes abritées. Encore un peu tremblantes nous lui expliquons que nous avons tout juste eu le temps de nous plaquer contre le mur le plus proche, alors, flegmatique il nous dit : « la prochaine fois, abritez-vous à l'angle, c'est plus solide.

- Pas de mots superflus !

Quelques jours plus tard

Feu à la raffinerie. C'est grave ; Somogyi fonce sur les lieux aider les sauveteurs. C'est horrible, des hommes sont brûlés vifs .Beaucoup sont morts.



La poche de St. Nazaire



Carte du livre de Luc Braeuer « l'incroyable histoire de la poche de St. Nazaire. »

Le retour

*11 août 1944 libération de Nantes
Création de la poche de St. Nazaire.*

Septembre. Le départ.

La France est peu à peu libérée. L'armée américaine, sous les ordres du général Patton, fonce vers le Sud et laisse de côté la région de St. Nazaire et de Pornic. Nous voilà donc enfermés avec les Allemands dans « la poche ».

Bientôt les denrées de première nécessité n'arrivent plus ici, aussi les Allemands décident-ils de se débarrasser d'une partie de la population .

Ils font passer une circulaire « Les personnes qui ne sont pas nécessaires à la vie économique peuvent partir. Se faire inscrire à la Croix-Rouge à Savenay. »

Papa va voir si c'est bien vrai et si nous ne risquons rien.

Cette fois, nous quittons définitivement le Grand-Pré. Un vélo sur lequel est arrimé notre mince bagage, nous marchons jusqu'à Savenay. A côté de l'Ecole normale, dans un grand terrain de sport grillagé il

y a déjà beaucoup de monde. Les gens viennent de toute la poche.

Les Allemands nous font mettre en colonne et nous partons. Arrivés à un très petit pont, probablement vers Cordemais, la colonne s'arrête.

De chaque côté du pont deux soldats canadiens nous attendent. C'était très émouvant de voir ces premiers alliés « en chair et en os ». Maman en embrasse un !

La caravane passe. Nous marchons jusqu'à Joué-sur-Erdre. Quarante kilomètres. Ce soir-là, avec les autres femmes, maman et moi couchons dans une école sur le sol où il a été mis un peu de paille. Nous sommes plutôt serrées : Autour de nous, beaucoup de « filles de joie » qui racontent leurs aventures... On se fait voler notre pain d'épice ! Nous l'avions pourtant posé juste à côté de notre tête...

Le lendemain, la sœur qui s'occupe de tout ce monde trouve que ces filles ne sont pas une compagnie pour nous ! Elle nous emmène à la cure où nous coucherons quelques jours.

Il paraît que le gouvernement de Vichy donne une prime aux soldats rentrés dans leur foyer : 1000francs. Cela nous arrangerait bien. L'argent rapporté par Rousseau est maintenant presque épuisé ! Papa va à la mairie, donne les renseignements nécessaires et...son numéro de chèques postaux 128 58 Nantes. La prime y sera versée !

Il part à Nantes avec le vélo. Au bureau des armées, place Louis XVI, il va essayer d'obtenir un laissez-passer du BCRA* et un bon d'essence pour aller à Ste Hermine chercher sa voiture. Il obtient ce qu'il demande. Mais Ste Hermine n'est pas encore libérée, Il faut attendre.

Visite aux Calais, Georget et Chupin. Bientôt un logement est trouvé près de la place Zola, boulevard de la Fraternité. Donc nous partons à Nantes où nous resterons jusqu'à la fin septembre.

Dès la libération de Ste Hermine, le 17 septembre, papa part chercher la « traction-avant » au cas où elle serait encore à la maison.

Coup de chance ! Fort heureusement, oubliée des réquisitions, elle était restée tout simplement au garage. Il fait le tour de sa famille et revient nous chercher. Sur la route, deux lieutenants français surpris de voir un civil en voiture, l'arrêtent. Ayant vu le laissez-passer du BCRA, ils lui permettent de continuer sa route.

Dans la petite maison boulevard de l'égalité on discute ferme. Maman veut rester à Nantes et papa veut rentrer. Finalement, après bien des discussions, Ste Hermine va l'emporter.

B.C.R.A. : le bureau de commandement, de renseignement et d'action des armées alliées.

M^{me} Richard, coiffeuse à Donges en 1944, comme beaucoup de ménages qui ont connu cette période malheureuse, se souvient des difficultés de vie pendant la Poche. Les enfants qui ne pouvaient plus apprendre leurs leçons à cause des alertes, les classes à la sauvette dans des granges aménagées en écoles de fortune, les maisons détruites par les bombardements ; les ravitaillements en pleine campagne à vélo, les pneus bourrés de chiffons, pour se procurer un peu de beurre, du pain ou des œufs, denrées excessivement rares et pas toujours ramenées à la maison. Il est vrai que les Allemands avaient l'œil et qu'ils n'hésitaient pas à saisir le contenu des paniers ou besaces à main armée.

180 grammes de viande (avec os) par semaine. Il fallait faire la queue au marché de La Baule pendant quatre heures pour obtenir un peu de salade, des poireaux ou une livre et demie de merlans par famille ! ».

M^{me} Richard, partie de Donges pour Savenay en septembre 1944, a connu également de longues files d'attente devant les magasins avec tickets de rationnement, cartes d'alimentation ou de tabac. En octobre, elle décide d'envoyer ses enfants en zone libérée à Basse-Indre afin qu'ils puissent poursuivre des études quasi-normales. Le passage officiel de la ligne s'effectuait à la station ferroviaire de Cordemais sous la surveillance du capitaine allemand Muller et d'officiers américains.

Trois mois plus tard - c'était

Fin septembre 1944

Retour à Ste Hermine.

Naturellement, nous sommes tout de suite allés voir grand-mère.

De la route, rien ne semblait changé et pourtant nous avions le cœur serré en avançant sur le chemin. Nous savions déjà que l'atmosphère si particulière du Frêne ne serait plus jamais là. Grand-mère aurait beau faire, avec grand-père l'âme en était partie sans retour. Quant à l'avenir, que serait-il si mon oncle ne revenait pas ?

Lorsque nous sommes arrivés elle était seule. Elle nous a regardés ; il lui a fallu quelques instants avant de nous voir vraiment, nous laissant quelque peu interdits.

Puis nous sommes rentrés à la maison. Elle en avait des choses à nous apprendre, grand-mère ! Des choses terribles. L'arrestation de son mari et de son fils, des amis... Les visites à la prison de la Pierre-Levée, et, comble de désespoir, l'enfant de mon oncle, une petite fille, qui était arrivée morte.

La ferme l'avait soutenue, elle s'était bien débrouillée. Elle avait un valet travailleur gentil et courageux, Gérard Cousseau et même était-elle très fière de nous annoncer que la vendange avait été excellente ; c'est elle qui avait taillé les vignes.

Après les arrestations peu de gens osaient approcher les femmes de déportés... Elle avait pu compter sur deux amis, monsieur Rabreau et Célestin

Duret. Sa famille, toujours au Magnil, ne s'était pas manifestée...

*Rappel de l'arrestation du groupe de la Chapelle Thémer :
21 septembre 1943 arrestation de tout le groupe de la
Chapelle Thémer : Aristide et Louis Gandriaux, du Frêne, Gilbert
Noël du Beau-Raisin, Adrien Manceau de la Chapelle, Octave
Manceau son frère, David l'instituteur de la Chapelle, Dreneau
père et fils du Pouzac.*

Grand'mère raconte :

- Nous avons vu les Allemands arriver au bout du chemin.

- Louis, sauves-toi par derrière.

Mais Louis se heurte à un soldat en armes. Ils avaient cerné les deux maisons. Toutes les issues étaient bloquées.

Un officier est entré, avec deux soldats. L'officier s'est avancé vers grand-père et a donné l'ordre de le ligoter. Grand-mère alors s'est jetée sur lui et lui a envoyé des coups de sabots.

- Vous n'avez pas honte ! Il est vieux et malade, arrêtez !

Elle donnait si bien du sabot que l'officier a dû la ligoter sur une chaise. Ils ont attaché grand-père et mon oncle dos à dos et leur ont fait descendre les marches.

Tous ont été emmenés à Poitiers, à la prison de la Pierre-Levée. Beaucoup ont été torturés là-bas. Les familles se relayaient pour leur porter des colis mais ne

les voyaient pas toujours. Les prisonniers communiquaient entre eux en tapant sur les tuyaux. Parmi eux était Armand Giraud, fort mal en point après son suicide manqué. Grand-père, atteint d'un cancer du foie souffrait atrocement sans le moindre calmant, dans d'effroyables conditions ; il avait demandé une photo de sa petite fille.

Pendant cette détention, d'après ses écrits, il ne semble pas que Giraud, une fois rétabli, se soit soucié de son « ami » Gandriau si malade...

Beaucoup plus tard, à la libération, nous apprendrons l'incroyable barbarie, les raffinements impensables de la barbarie nazie.

En janviers, ils ont quitté la Pierre-Levée, pour aller à Compiègne et, de là, à Buchenwald, entassés dans des wagons à bestiaux. Beaucoup moururent en route, d'étouffement, de soif, de folie...

Grand-père est mort le 8 mars 1944. au camp de Buchenwald Comment a-t-il pu tenir jusque là ? Quelle somme de souffrances a-t-il endurée ?

Son fils et lui se sont-ils enfin parlé, dans l'enfer où ils étaient plongés ?

Question à jamais sans réponse.

Louis a été transféré à Mauthausen le 22 février 1944. Il est mort le 12 décembre à 6heures 15 du matin. Matricule n° 53787.

Block 57, block où nous avons tant souffert aux premiers contacts avec le régime concentrationnaire, mais où nous étions, surtout au début, toujours entre Français, mais aussi où plusieurs camarades nous ont déjà quittés pour le crématoire. Le premier sera Bardy des Sables trouvé inanimé un matin dans son lit, mais aussi Gandrieau père, de La Chappelle-Thémer, presque dans les mêmes conditions, puis viendra Moquais de Sainte-Hermine, puis ...

Aux environs d'octobre 1944

Comité de libération à Ste Hermine

Un comité de libération s'est formé. La guerre continue, les déportés ne sont pas encore libérés. Papa est le seul résistant qui ait réussi à échapper à la gestapo, il a donc accepté de le présider mais bientôt, veulent en faire partie tous les « résistants de la dernière heure », ceux qui trafiquaient au marché noir, ceux qui attendaient prudemment...

Tous voulaient la médaille de la Résistance !!! Papa ne pouvait-il pas la leur obtenir ? D'ailleurs on allait voir comme ils étaient des purs : Ils allaient dénicher tous les salopards et régler leur compte. On pouvait compter sur eux ! puis ils ont voulu s'occuper de l'épicière, on allait la tondre : ça oui, elle l'avait bien mérité !

Alors papa les a quittés : « débrouillez-vous sans moi » !

Quant à la fameuse médaille de la résistance, il l'a refusée, en partie à cause de ces gens-là.

Et aussi parce qu'il n'aimait pas beaucoup les médailles, papa...

1945

27 janvier les russes découvrent le camp d'Auschwitz

12 avril l'armée russe est à Berlin

8 mai signature de la capitulation allemande

28 juillet ouverture du procès du maréchal Pétain

6 août bombe atomique sur Hiroshima, le 9 Août sur Nagasaki et le 14 Août le japon capitule

Mai – juin 1945

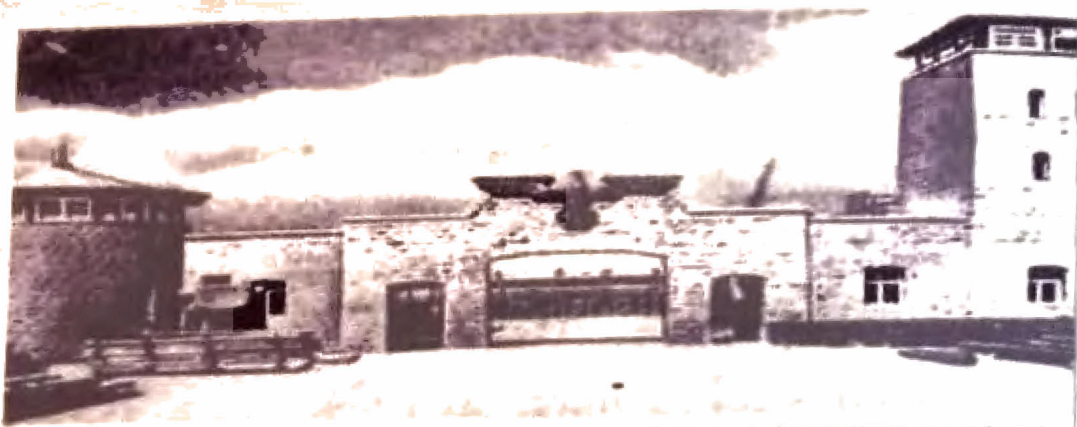
Libération - Les Fêtes de la libération.

Kermesse dans la prairie du château où vont cohabiter, pour une fois, les écoles libres et laïques, les bénévoles de droite et de gauche, les « calotins » et les « gens de progrès » ! Les halles sont transformées en salle de spectacle : danses, banquets, revues... Deux copines et moi, marguerite, bleuet et coquelicot, montons sur la scène danser une sorte french -cancan sur l'air à la mode : « Fleur de Paris ». On s'amuse, on rit.

Libération – Le retour des déportés :

Je les revois, alignés sur la place Clemenceau, squelettes en pyjamas rayés. Nous allons apprendre l'inimaginable, attendre ceux qui ne reviendront pas.

Nous attendrons Louis jusqu'en 1946. Au Frêne, souvent, on se surprenait à regarder le chemin, sans raison apparente. Puis un jour le papier est arrivé, nous étions là, justement. Bizarrement, pour la première fois de ma vie, je me suis évanouie. Avais-je trop entendu d'horreurs impensables ? Peut-être se concrétisaient-elles soudain dans ce bout de papier ?



Entrée du camp de Mauthausen

Derrière cette porte des atrocités inimaginables ont été commises.

Libération – le nouveau climat

Les résistants réprouvés en 1943 sont acclamés en 1945. Ainsi va l'opinion.

Les communistes voudraient bien faire croire qu'ils sont seuls les vrais résistants, oubliant que leurs dirigeants ont été d'abord et avant tout, aux ordres de Moscou...

Les anciens collabos «marchands» veulent des médailles de la Résistance..

Les collaborateurs, partisans de l'entente avec Hitler pour des raisons politiques, sont très rares chez nous. On ne les entend pas, de toute façon.

Les déportés se taisent...

Les résistants authentiques aussi. D'autres parlent pour eux.

Et nous, dans tout cela ?

Mes parents avaient appris beaucoup, pendant cette clandestinité. Des gens nous avaient aidés, loin de tout calcul. Cheminot ou prêtre, avocat ou boulanger, riche ou pauvre.

J'avais été bien surprise de constater que des personnes d'opinion ou de condition si différentes pouvaient être généreuses, serviables, patriotes, de la même façon. Pour maman c'était aussi une découverte. Quant à mon père qui n'avait jamais douté que cela pût être ainsi, il en était tout réconforté.

D'autres faits aussi avaient contribué à affermir papa dans ses opinions. Nous avions « vécu chez les autres » et pendant tout ce temps, dans la vie de chaque jour, il avait bien vu que chacun l'appréciait. Et puis, sa famille- sa mère, son oncle et ses cousines- avaient été si heureuse de son retour...

Un autre élément, inattendu, s'était greffé là-dessus. Ma mère dans la crainte d'une catastrophe s'était, comme beaucoup de gens, mise à prier. Elle avait promis que si nous en sortions vivants, elle irait désormais à la messe le dimanche. Promesse tenue, nous allions à la messe et par la même occasion nous fréquentions désormais un peu plus la famille de papa.

Quant à moi, j'aurai un peu de mal avec la vie ordinaire, mais il me faudra du temps avant de comprendre combien cette période m'avait marquée en profondeur.

Témoignages

Août 2010, La Chapelle Thémér

Voici les témoignages de personnes qui étaient sur place, le jour de l'arrestation ; Ils avaient alors dix ans environ.

C'est Jean Dubois qui parle :

« 20 septembre 1943, Au lever du jour

Gaston Basselet du Magnyl vient voir mes parents :

- les allemands sont au Beau-raisin et au Frêne. Faut essayer de voir ce qui se passe et peut-être faire quelque -chose.

- pas vous, les hommes, je vais y aller voir et je reviens, dit ma mère.

Elle m'emmène car Gilbert Noël est mon parrain. A notre arrivée au Beau Raisin « Milienne » est dans la cour, effrayée et muette. Sur la droite : une sentinelle allemande, avec Brelage, cartouchière et fusil.

A l'entrée de la ferme, deux soldats armés.

A l'angle de la route du Magnyl, deux mitrailleuses : l'une sous le tilleul, braquée vers le Magnyl, l'autre sous le pommier de la vigne, braquée vers Ste Hermine. C'est mon frère

Julien qui les a vues en allant tout exprès conduire les vaches dans le pré à côté.

Emilienne étant dans la cour, nous voulons avancer mais les soldats croisent leurs fusils et nous ordonnent de reculer. Donc, nous reculons et allons à la maison voisine, chez mon oncle « Polyte » Gaillard. Il est dehors, anxieux, très excité. En face, au bout d'un chemin, sur une hauteur, c'est la maison de Victor Petit le laitier. Lui est figé.

- Faut pas bouger, dit-il.

De retour à la maison les adultes se concertent. Tout le village est en émoi. Que peut-on faire ? Comment voir ce qui se passe ?

A la maison mes parents décident d'une stratégie, sans grande conviction de pouvoir faire quoique ce soit : nous allons aller récolter les cormes près du Beau-Raisin... . Le cormier est sur le bord de la route. De cet endroit on doit voir ce qui se passe. Papa monte dans l'arbre pour gauler. Les enfants en-dessous ramassent les fruits... Nous restons là une bonne partie de l'après midi.

Les allemands étaient arrivés à l'aube ; Ils connaissaient tous les plans pour cerner les maisons. Gilbert Noël, au Beau-Raisin s'était levé très tôt car il allait, en catimini, faire moudre du blé pour avoir de la farine, au moulin de la Barre à St. Laurent de la salle. Il a donc été surpris dans son étable au moment où il s'apprêtait à partir.

Au Frêne, Mathilde les a vu venir mais son fils n'a pas pu fuir par le jardin derrière la maison : tout était bouclé.

L'après-midi les allemands sont toujours là. Ils questionnent pour savoir où sont cachées les armes. Par quels

moyens ? En tous cas ils l'on su.

Ici, c'est Reine Basselet, du Magnyl, qui parle :

« C'étaient les premières vendanges, nous avons croisé la charrette menée par les allemands ; devant, marchait Adrien Manceau. (Adrien Manceau est l'un des résistants du groupe, cafetier, facteur, cordonnier, au bourg de la Chapelle.). Il y avait des armes dans plusieurs endroits, ils en ont même trouvé dans le tronc creux de vieux têtards. »

Jean Dubois reprend :

« Vers cinq heures de l'après-midi, de notre cormier nous voyons le convoi se former chez Gilbert Noël. Ils ont entassé les hommes dans deux tractions-avant. Ma dernière vision, c'est Aristide (grand-père) qui nous faisait au-revoir par la vitre arrière.

Ils sont tous partis, peu sont revenus. Excusez-moi, je pleure.

En conclusion : le pardon existe, mais la mémoire demeure. »

Lors de notre enquête, au passage, il a été question d'Oger, du bourg de la Chapelle, dit « le gros faquin ». Ce faquin-là qui faisait si peur à grand'mère lors du parachutage manqué.

Opinion unanime : Un bandit !

Un collaborateur en tous cas qui achetait les cochons dans les fermes au quadruple de leur valeur pour vendre

les jambons aux Allemands. Il s'en glorifiait d'ailleurs. Un sot qui disait :-« moi, je tapisserai la chambre de ma fille avec des billets de cinq mille francs ». Mais aussi un homme qui disait, peu de jours avant les arrestations : « ah ! y'en a qui rigolent aujourd'hui, ils rigoleront moins demain... »

Alors, où finit le trafiquant, où commence le scélérat ? Il faudrait une recherche plus approfondie pour le savoir.

A la libération, il a été tué d'une grenade. Sa femme et sa fille de dix-huit ans ont été fusillées...

Les témoins d'alors, aujourd'hui s'interrogent : Pourquoi la femme et la fille ?

Mais guerre et barbarie sont sœurs siamoises.

Accompagnée d'Hugues mon fils aîné, de Cécile, treize ans et Julie dix ans, ses filles, j'ai recueilli ces témoignages en Août 2010.

Nous avons rencontré Jean Dubois à Féole,
Reine Basselet et son mari, aux Magnils, Claude Noël, fils adoptif d'Emilienne Noël et sa femme Paulette, au Beau-Raisin

Nous sommes allés au Frêne qui ne ressemble plus à celui de mon enfance, mais nous avons vu la porte par laquelle Louis a tenté de s'enfuir et les marches qu'ils ont descendues dos à dos sont toujours là.

Ghislaine André, petite fille d'Aristide Gandriau
Luçon, octobre 2011